

FRÈRE DONATIEN MARIE

SAINT LOUIS MARIE GRIGNION *de* MONTFORT



Editions du Clocher - Toulouse

Frère DONATIEN-MARIE



SAINT LOUIS MARIE GRIGNION DE MONTFORT

Illustré par Paul BONNIN

ÉDITIONS DU CLOCHER
6, rue Tolosane, 6
TOULOUSE

nt qui
fonct
écanique

SOMMAIRE

I. — L'Elu de Notre-Dame.....	3
II. — Les Degrés de l'Autel.....	7
III. — A la conquête des Ames.....	12
IV. — Restaurateur d'Eglises et Planteur de Croix.....	20
V. — l'Infatigable Routier	28
VI. — L'Auréole de Sainteté.....	36
VII. — Le Semeur d'Œuvres.....	43
VIII. — « Allons en Paradis ».....	

nt-Laurent-sur-Sèvre, le 26 novembre 1947.
Avec l'approbation des Supérieurs
Fr. Anastase Sup. gén.

Nihil obstat

Luçon, ce 21 novembre 1947
L. Fontenit, cens. dép.

Imprimatur :

Lucionii die 24 novembris 1947.

† ANTOINE-MARIE,
Evêque de Luçon.

BIBLIOTHEQUE PAROISSIALE
SAINT LAURENT SUR SEVRE (Vendée)
CHAPITRE PREMIER

L'Elu de Notre-Dame

En 1673, Montfort-sur-Meu est une jolie cité bretonne, dont le bouquet de toits aigus s'entoure de verdure à l'extrême sommet d'une colline. Elle s'ennoblit d'un château féodal et d'altiers remparts qui somnolent de vétusté tout en rêvant aux jours du passé emplis d'ardeur agressive.



Le berceau de chêne où repose le petit Louis-Marie sera occupé tour à tour par 18 enfants.

C'est là que vient au monde, un 31 janvier, l'enfant qui va en illustrer le nom d'une gloire pacifique sans déclin.

Son père, Jean-Baptiste Grignion, remplit les fonctions d'avocat au bailliage de la ville. D'un caractère volcanique, il s'emporte parfois en de vives éruptions de colère que subit avec résignation sa douce et patiente épouse. Les soucis domestiques

en sont cause, car le ménage, peu fortuné, doit très tôt faire face à des charges de famille grandissantes.

Très longtemps, le berceau de chêne que l'on pose sur la huche, tout contre le lit-clos, ne connaît pas le repos. Dix-huit enfants l'occupent tour à tour : huit garçons et dix filles. Plusieurs s'en échappent vite pour remonter au ciel. Parmi les autres, il faut compter trois prêtres et deux religieuses. Vocations qui suffiraient à authentifier l'esprit chrétien de cette famille. Marquons-le davantage par quelques détails sur la jeunesse de notre Saint.

L'ANGE DU FOYER.

Peu d'années après la naissance de Louis, son père abandonne la toge d'avocat et s'établit à quelques lieues de Montfort, dans sa propriété du Bois-Marquer. La vaste ferme avait allure de gentilhommière avec tourelle, clôture, charmille, bois silencieux et douves poissonneuses. Elle abritera l'enfance de Louis, promu au rang d'aîné par la brusque mort du premier fils.

Nous aimerions assister à l'éveil de son intelligence, épier les premiers contacts de sa jeune âme avec le bon Dieu. Mais les biographes se bornent à décerner une brève louange à ses vertus d'enfant pur et généreux.

Il est naturel à cet âge d'aimer le jeu, d'être étourdi, voire désobéissant. Notre futur saint se classe à part. « Jamais il ne trouve trop long le temps qu'il passe à l'église. Sa conduite, son air, ses paroles » le montrent infiniment sensible aux choses de la piété.

Son ardeur à l'étude égale son ardeur à la prière. « Ses maîtres ont assuré qu'il ne leur a jamais fait aucune peine et qu'il accomplissait ses devoirs d'écolier sans qu'il fût besoin de recourir aux menaces ou aux punitions ».

Modèle de l'enfant pieux et travailleur, le voici modèle de l'apôtre. A ses compagnons, il donne des leçons de catéchisme ou lit quelques bons livres. Souvent, il prend à part Guyonne, sa sœur préférée, pour réciter avec elle le chapelet. Si la bambine proteste, déclarant trop dur le sacrifice d'une partie captivante, de menus cadeaux l'encouragent et il lui répète : « Vous serez toute belle et le monde vous aimera, si vous aimez bien le bon Dieu ».

Parfois il surprend sa mère, assise dans la solitude de l'âtre, déprimée par les rebuffades de son mari, lasse à en pleurer. Alors il s'approche d'elle, l'enserme de ses bras affectueux, lui murmure les mots consolateurs qui engagent à la patience.

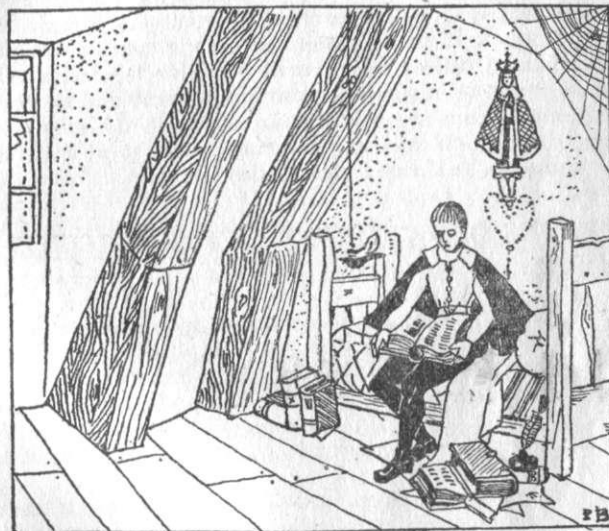
ETUDIANT AU COLLEGE DE RENNES.

Au XVII^e siècle, les Jésuites possédaient à Rennes un collège florissant, dont le régime impose la comparaison avec nos modernes universités. Les 2.000 étudiants qui s'y forment logent en

ville, dans leur famille, ou prennent pension ici ou là, chez des particuliers. En dehors des classes, la bride est lâchée à leur fantaisie : les groupes bruyants, volontiers chahuteurs, déambulent par les rues étroites, en quête d'un tour pendable à jouer aux bourgeois et aux archers du guet.

A la rentrée de 1685, Louis vient demander asile à son oncle Alain Robert, sieur de la Viseule, prêtre-sacriste de l'église Saint-Sauveur, qui l'hébergera jusqu'en 1690. A cette date tous les siens l'y rejoindront, car il faut assurer l'éducation des frères et des sœurs.

Il débute en sixième, explore l'antiquité, développe ses naturels talents poétiques en célébrant les muses en grec, en latin,



Par un travail assidu
tous les premiers prix, il se les réserve...

avec la même aisance qu'en français. Sous l'habile direction de ces maîtres hors ligne que sont les Jésuites, nul doute qu'il ne devienne, par sa vive intelligence et son attention sans relâche, un humaniste de valeur. Tous les premiers prix, il se les réserve. Les discussions littéraires, ces tournois d'éloquence qui jouissent de la faveur de l'époque, témoignent de l'excellence et de la solidité de sa formation, comme aussi les écrits qu'il rédigera plus tard.

A ces heureuses dispositions, il joint d'étonnantes aptitudes pour la sculpture et la peinture. Il se rend parfois dans l'atelier d'un peintre et le regarde étendre ses couleurs sur la toile. Premières leçons qui le rendent un jour capable de copier une miniature avec un tel bonheur qu'un gentilhomme émerveillé la lui

achète sur-le-champ. Ce qu'ayant appris, le peintre, dès l'arrivée de son visiteur, cessa son involontaire enseignement, à moins qu'il ne fût payé en honnêtes écus d'or. Par esprit de mortification, Louis ne persévéra pas dans cette étude des beaux-arts... Mais, plus tard, quand le missionnaire, navré par le délabrement des églises, s'efforcera de les embellir, il se souviendra de cette première initiation et son naturel génie donnera la main à sa piété.

Au collège, il eut cette grâce d'avoir pour l'enseigner et le diriger de parfaits éducateurs. Vénérons au passage, le Père Gilbert « un de ces nombreux saints non canonisés dont fourmille l'Eglise ». Chacune de ses leçons lui apportait l'occasion d'exciter ses disciples à la vertu, et tous les samedis il consacrait une demi-heure à de pieux entretiens. Parmi les 400 élèves de sa classe de rhétorique, un clan de libertins supportait mal ces pieuses pratiques. Il ne se passait guère de cours sans que leur tapage et leurs insultes ne vinssent troubler le maître zélé. Celui-ci se contentait de répondre par un patient silence et jamais sa volonté ne permit à son visage de trahir la moindre émotion. Attitude héroïque qu'imitera plus tard notre saint missionnaire sous les avanies des Jansénistes et des libertins.

LES VERTUS QUI ATTIRENT LA PREDILECTION DIVINE.

Ignoré dans la masse, Louis Grignion refuse de s'y fondre et la mauvaise conduite de certains condisciples, pas plus que leur légèreté, n'ébranleront l'acier de sa constance. Il est de ceux qui ont pris parti contre le mal et contre le monde, qui ne rougissent pas de l'Evangile. Chrétien d'action, il l'est dès cette époque avec toute la vigueur d'un tempérament de feu, qu'attise encore la fougue de l'adolescence.

A tous les petits sacrifices quotidiens il ajoute de dures pénitences et d'austères disciplines; il porte sur son corps des chafnettes de fer, ainsi que d'autres du linge fin.

Il garde son cœur avec une telle prudence qu'il avouera ne pas connaître les tentations de la chair. Certain jour, Louis découvre en la bibliothèque paternelle un livre illustré de gravures pour le moins légères. N'est-ce pas un danger pour l'innocence de ses frères plus jeunes? Ce livre, il faut qu'il disparaisse. Mais son irascible père lui fera une scène s'il s'aperçoit du larcin! L'adolescent n'hésite qu'un instant: il jette aux flammes le volume. Et si l'émotion fait trembler sa main, la satisfaction du devoir obéi exalte sa conscience.

Par ailleurs la charité de Jésus le presse. Elle le porte surtout vers ceux que le monde dédaigne. Il aime fréquenter les hôpitaux, catéchiser les malades; il y conduit ceux que la souffrance séquestre dans l'isolement de leur taudis.

Envers le pauvre, il témoigne d'un amour fraternel qui lui inspire des actes de confiante audace. Les étudiants n'appartien-

nent pas tous aux familles aisées de la bourgeoisie et plusieurs subissent avec aigreur les quolibets que leur attirent des habits verdis ou troués. Louis Grignion s'émue un jour, de la détresse trop accusée d'un de ses camarades de classe. Trop dénué lui-même pour lui venir en aide, il quête à travers le Collège; mais la collecte n'atteint que tout juste la moitié de la somme nécessaire. N'importe, il emmène son compagnon chez un tailleur et le présente : « Voici mon frère et le vôtre; j'ai quêté ce que j'ai pu pour le vêtir, si cela n'est point suffisant, c'est à vous d'ajouter le reste. » Les tailleurs de ce temps-là avaient un cœur pitoyable et ne déploraient pas la crise d'étoffe; l'écolier fut vêtu à neuf, au grand étonnement des autres qui commencèrent à regarder avec vénération l'auteur de cette bonne œuvre.

Les délicates attentions de son cœur s'adressent surtout à sa « bonne Mère du ciel ».

La dévotion, qui naguère l'invitait à préférer au jeu la récitation du chapelet, est loin de l'avoir abandonné. Avec les années elle s'est approfondie, épanouie en confiance totale. Matin et soir, en allant et revenant au Collège l'étudiant s'arrête au pied des madones rennaises. Et là, dans un colloque que rien ne distrait, il loue Notre-Dame, requiert sa protection, se consacre à son service, lui confie son avenir.

Cet avenir devint un temps l'objet de sa prière. Devait-il pour complaire aux siens, à son père surtout, ambitionner l'hermine du procureur? Ou bien rêver d'être le missionnaire des campagnes? A Marie appartenait la décision. Son attente fut comblée : « Tu seras prêtre » lui répondit la Vierge.

Les parents du jeune homme n'opposèrent aucun obstacle à sa vocation. Ses deux ans de philosophie terminés, il commença la théologie au Collège de Rennes. Sans s'éloigner de sa famille, il aurait pu ainsi se préparer au Sacerdoce. Formation difficile pourtant, car le futur prêtre, gardant le contact du monde, dirigeant les études de ses cadets, ne pouvait consacrer toutes ses forces et tout son temps à la poursuite de son idéal. Il rêvait d'un séminaire, calme oasis d'étude et de prière. La Providence allait y pourvoir.

CHAPITRE II

Les Degrés de l'Autel

La famille Grignion avait accueilli à sa table, en 1693, une demoiselle de Montigny, venue de Paris à Rennes pour y suivre de près une affaire. Elle s'intéressa aux enfants de cette nom-

breuse et laborieuse famille; en particulier, elle comprit le vif désir de Louis-Marie d'aller achever ses études ecclésiastiques sous la direction des prêtres de Saint-Sulpice.

De retour dans la capitale, elle obtint une place pour lui au célèbre Séminaire, et une dame de ses amies accepta d'en payer la pension. A cette nouvelle, notre saint jeune homme bénit le ciel. C'était la réponse de Notre-Dame à ses instantes et filiales prières...

ROUTE DE PARIS ET DE LA SAINTETE.

Ce voyageur d'aspect minable, qui hâte son pas sous la pluie, en ce jour d'automne 1693, c'est notre jeune aspirant au sacerdoce, Louis Grignon. Une allégresse immense l'entraîne. Le ciel terne a beau s'appesantir sur la campagne, l'averse battré son visage, imprégner ses vêtements et délaïer la route, il marche, joyeux d'avoir tout quitté, l'âme en fête de ne plus compter que sur Dieu seul et d'être bientôt dans un fervent séminaire parisien, tout à l'influence de l'Esprit.

Le matin même, il avait dit au revoir à sa famille, imploré la bénédiction de son père, embrassé ses frères et sœurs; puis il s'était lancé sur la grand'route, à pied, refusant le cheval qui lui était offert. Au premier pauvre rencontré il avait donné ses dix écus, toute sa bourse. Il avait troqué son habit neuf contre les loques d'un second.

Pour couvrir les soixante-cinq lieues qui le séparaient de la capitale, il faudrait bien dix jours. Trouverait-il des hôteliers pour lui assurer les repas et les gîtes d'étapes sans exiger une contre-partie sonnante et trébuchante? Vains soucis que ceux-là! Un pauvre ne s'assied pas à table d'hôte, ne s'endort pas dans une chambre close. Il mendie le quignon de pain dur, s'abreuve à la fontaine, et s'estime privilégié d'étendre ses membres fourbus sur une gerbe de paille, dans un sombre coin de grange. Ayant fait profession d'être pauvre comme son Maître, Louis Grignon en acceptait avec délices les dures habitudes.

Lancé dans la voie du renoncement, le jeune homme projetait d'oublier jusqu'au nom de sa famille. Déjà il avait ajouté à son prénom de Louis celui de Marie, afin de mieux marquer son appartenance totale à sa bonne Mère. Dans ce monde où il aspire à vivre inconnu, il s'appellera Louis-Marie de Montfort. Qu'importe si on le rejette avec mépris, n'a-t-il pas au ciel un Père à l'infinie bonté, dont la Providence ne lui manquera jamais?

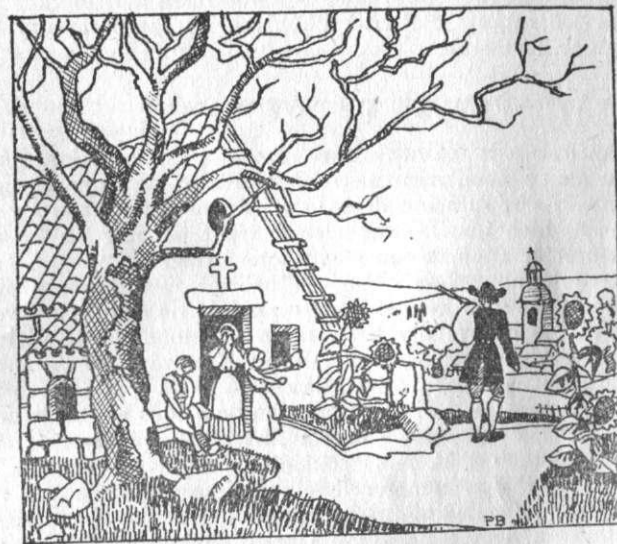
Et sur l'interminable chemin où chantent la pluie et le vent d'automne, le « pèlerin de l'absolu » avance sans trêve, par longues foulées, les doigts glissant sur un Rosaire.

AU SEMINAIRE POUR LES PAUVRES ECOLIERS.

Sitôt arrivé dans la capitale, Louis-Marie chercha l'hôtel de M^{lle} de Montigny. La charitable dame lui avait promis, au

cours des vacances précédentes, de payer sa pension au séminaire de Saint-Sulpice. Quand elle le reconnut dans son accoutrement de loqueteux, et dès qu'elle eut appris de sa bouche le récit de son voyage, elle pensa sans doute qu'un pareil sujet ne pourrait s'adapter à une maison aussi régulière que celle des fils de M. Olier. C'est dans la communauté de M. de la Barmondière, réservée aux séminaristes sans fortune, qu'elle lui retint une place. Les étudiants des deux séminaires se retrouvaient d'ailleurs dans les salles de l'Université, pour y recevoir l'enseignement des docteurs de Sorbonne.

M. de la Barmondière, prêtre de grande expérience et de haute vertu, discerna vite l'exceptionnelle valeur du « nouveau ».



Puis il s'était lancé sur la grand'route, à pied...

Sa direction se joignit à celle de la grâce pour former aux vertus ecclésiastiques cette âme toute de générosité.

Au cours du rigoureux hiver, la disette menaçait l'existence du pieux établissement. Pour essayer de la conjurer par l'appoint de ressources supplémentaires, le Supérieur demanda que quelques-uns de ses étudiants voulussent bien accepter de veiller les morts de la paroisse. Louis Grignon se porta volontaire.

Trois ou quatre fois la semaine, il consacra sa nuit à cette garde funèbre. A peine s'accordait-il deux heures de sommeil. Le front dans les mains, immobile ainsi que le cadavre, il priait longuement, s'imprégnant de mépris pour toutes ces vanités mondaines, si décevantes et fugitives. Parfois, afin que la médita-

tion fût plus suggestive, il écartait le linceul et contemplait le visage hier encore lumineux et fardé, maintenant livide et glacial, bientôt la pâture des vers.

L'émoi de ce tête-à-tête avec la mort animera ses pathétiques sermons de convertisseur et frémissa dans les strophes réalistes de ses cantiques.

Le 18 décembre 1694, la mort subite de M. de la Barmondière, remit Montfort à la charge de la Providence. Il fut recueilli par M. Boucher, dans « sa petite communauté de pauvres écoliers ». Ces jeunes gens se destinaient à l'autel, mais que leur vie matérielle était pénible ! A tour de rôle, ils cuisinaient leur maigre pitance, ce qui leur fournissait l'occasion de se mortifier les uns les autres par leurs mauvais menus. Aussi la constitution du jeune breton, robuste pourtant, n'y put résister : une grave maladie le contraignit d'aller à l'hôpital. La santé revenue il fut admis à Saint-Sulpice.

L'ESCLAVE D'AMOUR DE NOTRE-DAME.

Le séminaire de Saint-Sulpice, fondé par M. Olier, dans le quartier de ce nom, assurait aux futurs prêtres une formation excellente. La réputation de sainteté du nouveau venu l'y avait avancé, si bien que les supérieurs firent chanter un *Te Deum* pour remercier Dieu de son magnifique présent.

Quelle joie pour Louis-Marie d'habiter une demeure si fervente, où la vie s'imprègne d'intense piété ! Sa dévotion envers la Sainte Vierge achève d'y prendre sa physionomie définitive. Il savoure certain ouvrage : « Le Saint Esclavage de l'admirable Mère de Dieu », qui lui révèle le secret de la Vraie Dévotion à Marie. A Notre-Dame il fait donation de « tous ses biens de fortune, de corps et d'esprit » ne voulant plus « en disposer cor tre sa sainte volonté ». Il ne la considère plus que comme sa Maîtresse, résolu à s'en montrer l'esclave aimant. Docile aux moindres volontés de celle qui fut l'éducatrice de Jésus, il espère ainsi conformer son âme à l'âme du Christ, merveilleux idéal de la perfection.

Ce secret marial n'est pas réservé à quelques privilégiés : il faut qu'il se propage et l'abbé Grignon s'y emploie. Pas de récréations où il ne s'entretienne de sa bonne Mère : il y va d'un tel cœur que certains s'effarouchent et le suspectent d'hérésie ! Il enrôle ses condisciples dans une association des esclaves de Marie.

Quand Louis-Marie sort par les rues, il longe avec indifférence les riches hôtels, se laisse frôler par les luxueux carrosses des courtisans du grand roi, mais ne manque jamais de saluer, d'un ostensible coup de chapeau, toutes les humbles statuettes, blotties dans l'obscurité de leurs niches, au-dessus des portes cochères.

S'il faut en croire les apparences, qui ne trompent aucunement, nul étudiant sulpicien ne chérit la Sainte Vierge autant

que ce fils de la Bretagne. Aussi est-il chargé, chaque semaine de parer son autel en l'église paroissiale. Et il est l'un des deux séminaristes désignés, en 1699, pour accomplir l'annuel pèlerinage à Notre-Dame de Chartres.

Les jeunes voyageurs cheminent à pied, n'interrompant leurs prières que pour converser des grandeurs et des miséricordes de la Souveraine qu'ils vont révéler. Dans la crypte recueillie de l'incomparable basilique, au pied de Notre-Dame de Sous-Terre, Louis-Marie demeure un jour entier, à genoux, immobile, comme ravi en extase.

Heures trop courtes, infiniment douces, pendant lesquelles il épanche sa tendresse filiale, sa gratitude éperdue, et confie à sa Protectrice les rêves et les craintes que lui inspirent sa prochaine élévation au sacerdoce, son avenir d'apôtre.

INTROITO AD ALTARE DEI.

Quelle impression produisait Louis-Marie sur ses condisciples ? Les premières semaines qui suivirent son entrée lui maintinrent l'auréole : « un authentique saint de vitrail ». Puis le vent tourna et chez plusieurs la méfiance brida l'admiration : « Drôle de saint vraiment, qui exagère la pénitence et la piété. Regardez sa tête penchée, ses yeux mi-clos. Pourquoi n'agit-il pas comme tout le monde ? » et l'on ajoute que tout récemment, ayant rencontré sur le Pont-Neuf un camelot, vendeur de chansons licencieuses, il lui avait acheté son stock pour le livrer ensuite aux flammes. S'il prétend assurer la police de la rue, il perd bien son temps !

Les Directeurs de la maison affectent aussi l'hostilité mais pour d'autres intentions. Si cette vertu n'était qu'une hypocrite façade, dissimulant un orgueil secret, le devpir ne s'impose-t-il pas de pourchasser le subtil amour-propre, d'éclairer cette âme abusée ? Ils partent en guerre : humiliations publiques, paroles dures, attitudes sévères se succèdent pendant de longs mois. Quand la campagne cesse, c'est qu'ils sont à court d'expédients et force leur est de s'avouer vaincus. Jamais il n'ont pu déceler, dans l'âme docile de leur disciple, le moindre mouvement d'orgueil : l'Esprit-Saint le dirige, qui lui inspire de marcher dans ces voies extraordinaires. Ils le comprendront trop tard.

Cette pénible épreuve investit l'âme du séminariste d'une perfection nouvelle. A cette rude école de la souffrance, il s'instruit et se trempe pour les luttes futures.

La longue préparation touche à sa fin. L'abbé Louis-Marie Grignon est digne, par sa science et sa vertu, de participer au sacerdoce du Christ. « Il est promu à l'ordre de la prêtrise » le 5 juin 1700. La cérémonie achevée, il va se prosterner devant le Saint-Sacrement et prolonge jusqu'au soir son action de grâce. Huit jours après, délai conforme à la coutume du temps, il montait à l'autel pour y célébrer sa première messe avec la piété d'un ange.

A la conquête des Ames

Beaucoup d'églises de l'Ouest offrent à la vénération des fidèles la statue de Saint Montfort campé, le crucifix à la main droite, le Rosaire à la ceinture, tout le corps projeté en avant, comme prêt à s'élancer sur nos routes à la conquête des âmes. C'est bien ce qu'il fut jadis, à l'aube du XVIII^e siècle, un conquérant au service du Christ et de Notre-Dame, un missionnaire.

C'est à tous les hommes que le fougueux apôtre aurait voulu porter les messages de l'Evangile. « Que faisons-nous ici, disait-il à ses confrères, tandis que des milliers d'âmes périssent au Japon et dans les Amériques, faute de prédicateurs et de catéchismes ? » Son zèle convoitait les âmes des lointaines tribus du Canada. La Providence lui assigna une terre plus proche : le bon peuple de France.

Sans arrêt de 1704 à 1716, il va donner près de 200 missions à travers les diocèses de Poitiers, Rennes, Saint-Malo, Saint-Brieuc, Nantes, Luçon et La Rochelle. Il prêchera dans les villes, mais sa prédilection ira aux paysans que leur isolement menace d'un plus complet abandon religieux. La mort le surprendra en pleine course apostolique.

Nous ne pouvons le suivre ici dans le quotidien détail de ses va-et-vient de missionnaire. Le film en serait captivant. Voici quelques vues typiques.

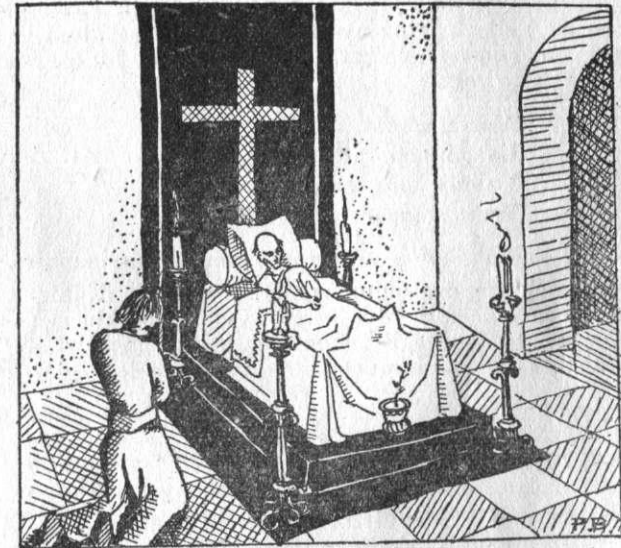
LA MISSION EST OUVERTE !...

Et d'abord qu'est-ce qu'une mission ? C'est, durant un mois, un cycle de sermons sur les grandes vérités de la Foi : le péché, la mort, l'enfer et le paradis, l'amour infini du Rédempteur, la vraie dévotion à la Sainte Vierge... Au cours duquel les chrétiens reprennent conscience de leur destinée surnaturelle, se purifient par la confession et, restaurés par l'Eucharistie, se décident à une vie plus soucieuse d'éternité.

Sur le chemin, dans la poussière qui aveugle, sous la pluie qui s'irise au soleil ou tombe à verse, dans la bise qui souffle et mord, voici venir la caravane des missionnaires. Car Montfort

n'est pas seul : il se fait accompagner par quelques prêtres du diocèse, parfois jusqu'à dix ou douze, qui le relaieront en chaire ou au confessionnal, et par deux ou trois de ses frères qui s'occuperont les besoins matérielles, telle la cuisine, et catéchiseront les enfants. L'un d'eux tire le mulet qui balance sur son échine pelée, d'un pas dolent, tout un pieux attirail de bannières, de livrets, d'images, de chapelets et de médailles : la boutique.

A leur rencontre s'empresse, dès l'entrée du village, le curé qui les invite, entouré d'une délégation de paroissiens, tandis que les cloches se délassent de les avoir guettés tout l'après-midi et sonnent avec allégresse.



Plusieurs fois la semaine il passait la nuit à veiller les morts...

Parfois, cependant, l'accueil est hostile, tel celui des gens de Sallertaine. Le missionnaire pénétrait dans le bourg quand l'assaillaient des injures et même une volée de pierres lancées par une bande de vauriens. On arrive à l'église, impossible d'y pénétrer, les portes en sont closes. Montfort s'approche de la croix qui, sur la place, étend ses bras amis, la vénère à deux genoux et supplie le ciel de lui ouvrir tous les cœurs fermés. A peine s'est-il relevé que les portes de l'église s'ouvrent miraculeusement.

On lui a dit que le chef de cette résistance était un riche bourgeois fort incrédule. Il se fait indiquer sa demeure, y entre avec une belle crânerie apostolique : « Vous croyez, Monsieur, que je viens ici de moi-même ? Non, c'est Jésus et Marie qui m'y

envoient : je suis leur ambassadeur. Ne voulez-vous pas me recevoir de leur part ? »

« Volontiers, acquiesce l'homme tout interdit. Soyez le bienvenu ».

« Eh bien, venez avec moi ».

Le mécréant, subjugué, le suit à l'instant dans l'église qui s'est emplie. Montfort prononce un vibrant sermon d'ouverture : la mission sera fructueuse.

Les paysans hésitaient parfois à venir en nombre autour de la chaire. Dans les mois d'hiver, il est dur d'échanger le coin de l'âtre où chante la bûche, pour les mauvais bancs de l'église glaciale. Ou bien dans les soirs lumineux d'automne, pourquoi ne pas s'attarder à la vendange du muscadet, à l'exemple des vignerons de Vallet ? L'ingénieux apôtre dépêche alors le frère Mathurin, qui agite sa clochette par les rues et les clos et claironne de sa forte voix :

Alerte, alerte, alerte,
La mission est ouverte ;
Venez-y tous, mes bons amis,
Venez gagner le paradis.

La curiosité aidant la foi, on accourt vers le missionnaire.

La tradition rapporte qu'un vigneron valletais dédaigna l'invitation. Quelques jours plus tard, dans le déchaînement d'un violent orage, la foudre l'atteignit et le coucha mort au pied de ses cuves. Dieu punit quelquefois très vite le mépris de sa grâce.

UNE PREDICATION ACCROCHANTE.

Il vient souvent des auditeurs des paroisses voisines. Quand l'église est trop exigüe, le prédicateur assemble son monde sous les halles, voire dans un vaste pré. Il lui arrive de se jucher dans un arbre ou sur un tas de fagots, pour mieux dominer la foule. Les plus éloignés, qui craignent de ne rien saisir, s'approchent grâce à un jeu de coudes persévérant mais s'arrêtent soudain, ébahis : « Ne vous bousculez pas ! Dieu m'assure, dit le Saint, que vous m'entendrez tous ».

A ces braves gens de la campagne, dont la piété, simple comme leur cœur, ne s'embarrasse guère des finesses de l'art oratoire, il faut un langage direct, éclairé de comparaisons familières. Ainsi que son Maître, le doux prophète de Galilée, qui s'exprimait en paraboles, le Père de Montfort sait présenter son enseignement dans une forme accessible à tous. Il réclame, certain jour, une aiguille et du fil de gros calibre. Puis il s'essaie à l'enfiler. Efforts infructueux qui intriguent l'assistance et illustrent cette parole évangélique, développée ensuite dans l'instruction : « Il

est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des Cieux, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille ».

Toujours dans ce dessein d'être compris par le peuple, il dramatise la mort dans une saisissante mise en scène. Etendu sur un fauteuil, Montfort représente le moribond, tandis qu'auprès de lui deux autres missionnaires figurent, l'un l'Ange Gardien, l'autre Satan. Avec agitation le mourant repousse les suggestions désespérées du Tentateur, implore l'appui de son Protecteur, lance au ciel sa prière confiante. Scène pathétique d'où le prédicateur sort épuisé, la voix rauque, mais qui bouleverse les spectateurs et, mieux que tous les discours, les prépare à cette heure dernière qui nous ouvre l'éternité.

Un autre attrait de la prédication montfortaine, c'est le chant des cantiques. Le recueil en est riche : ne compte-t-il pas près de 20.000 vers ? Tous les thèmes de la mission s'y retrouvent sur des airs à la mode, adaptés par Montfort lui-même. Beaucoup resteront dans les paroisses longtemps après la clôture des exercices ; ils soutiendront le courage des insurgés vendéens au cours de la grande guerre de 1793. La piété moderne aime encore à les utiliser.

Un seul trait de leur efficacité : la conversion du curé de Saint-Pompain. Non que celui-ci fut un hérétique ou un incrédule, mais son zèle s'était endormi, bercé par la routine. Assis au cheur dans sa stalle, il écoutait le sermon d'une oreille blasée : qu'y pouvait-il apprendre ? Brusquement, la nef s'emplit d'une voix désolée qui pleure la peine d'une âme où Dieu n'est plus que l'étranger.

J'ai perdu Dieu par mon péché
Ah ! que mon cœur en est touché...

Un émoi subit gagne le cœur du prêtre. A mesure que le frère Jacques déroule les strophes du cantique, ses larmes coulent, sa jeune ferveur sacerdotale le reconquiert, lui fait entrevoir et vouloir une vie nouvelle toute de dévouement à son ministère : il est converti.

LA LUTTE CONTRE LE MAL.

Le zèle de l'apôtre ne brûle pas en veilleuse dans l'intervalle des instructions. Quand, dans la paroisse, comme naguère dans les rues de Paris, Montfort rencontre le mal scandaleux, il ne peut s'empêcher d'intervenir. Les convenances seront bousculées peut-être, il va s'attirer les critiques de ses chefs, effarés par ses initiatives extraordinaires, devenir la cible des pécheurs endurcis et exaspérés. Qu'importe ! Lui ne s'inquiète que des âmes en danger de se perdre. Dès qu'il voit qu'on insulte son Maître, il attaque.

A Nantes, place Saint-Nicolas, une centaine de jeunes, garçons et filles, mènent une farandole endiablée, au rythme de

couplets impies. Le missionnaire qui les croise essaie de les arrêter, commence une exhortation... Autant se rendre quai de la Fosse et sermonner la Loire! Les danseurs excités continuent de plus belle et leur ronde encercle l'importun. Sept fois il s'évade, sept fois il est repris par ces écervelés qui lui chantent à présent, avec une impitoyable ironie, l'un de ses cantiques. Que faire? « A mon aide, ô Notre-Dame! ». Montfort se jette à genoux crie avec force : « S'il y a ici des amis de Dieu, qu'ils récitent avec moi le chapelet ». Stupeur dans tout le groupe qui, lentement, dénoue sa ronde et répond à la prière. La grâce triomphe enfin et tous ces libertins repartent bientôt, résolus à changer de conduite.

Toujours à Nantes, le Père de Montfort est un jour attiré par les jurons et les chamailleries d'un attroupement de soldats, à l'entour d'un jeu de hasard : une bagarre menace, et sanglante, car ces militaires de l'Armée Royale, recrutés au hasard et souvent de force, ont une solide réputation de violence. D'autorité, l'audacieux prêtre fend les rangs, brise et piétine la table de jeux :

« Missionnaire du diable, tu vas nous la payer! » crient des voix hurlantes « A mort! A mort! » Vingt épées nues pointent vers lui qui ne s'en effraie nullement et proteste qu'il donnerait avec joie tout ce qu'il possède, sa vie même, pour anéantir tous ces jeux d'argent.

On l'épargne, mais c'est pour le conduire au gouverneur. Heureusement, il est reconnu sur le chemin par des amis influents qui obtiennent son immédiate libération.

Un dernier exemple de cette hardiesse qui n'a pas froid aux yeux. Averti, certain dimanche, qu'il règne un grand tumulte dans un cabaret, le Saint s'y rend aussitôt. Autour de cinq à six tables, des jeunes gens avinés hurlent des couplets obscènes. Les uns dansent, d'autres se querellent : là encore une rixe est dans l'air. Toujours maître de lui, Montfort s'avance au milieu du vacarme, s'agenouille le temps d'un *Ave*, se redresse et du pied renverse les tables, tandis que roulent au sol pichets ventrus et gobelets demi-pleins. Interdits par la soudaineté de l'attaque, les viveurs se ressaisissent, dégainent leurs lames et font cent sur le gêneur avec de terribles menaces. Celui-ci ne leur oppose que son Crucifix et son Rosaire. Frêle bouclier dont la divine puissance éclate une fois de plus. Ne voilà-t-il pas que ces forcenés hésitent, reculent et fuient? Et il ne reste plus devant l'homme de Dieu qu'un aubergiste penaud, qui s'entend reprocher avec énergie sa complaisance à l'égard de pareils vauriens.

A PLEINS FILETS...

On imagine aisément les doléances du curé quand lui arrive le vaillant missionnaire : « Ah mon Père, que de besogne! Mes paroissiens sont certes de braves gens, mais si peu chré-

tiens! Beaucoup ont désappris le chemin de l'église, travaillent le dimanche, fréquentent l'auberge. La jeunesse ne songe qu'à s'amuser.... Tâchez donc de tous les convertir et pêchez le plus possible de gros poissons ». En style évangélique, les poissons symbolisent les âmes; les gros, ce sont les pêcheurs endurcis. Sans doute l'humble apôtre ne répondait pas en promettant une pêche miraculeuse; mais le pasteur, sur la foi de ses confrères et de la renommée, était convaincu du succès. Généralement son espérance n'était pas déçue.

Que l'auditoire fit écho par ses gémissements et ses larmes aux ardentes exhortations descendant de la chaire, c'était là un fait



A l'entrée du gros bourg
la population se porte au-devant du missionnaire
avec croix et bannières...

quotidien. Si bien que le prédicateur devait parfois s'exclamer : « Mes chers enfants, ne pleurez pas, vos pleurs m'empêchent de parler... Si je ne me retenais pas, je pleurerais moi-même avec vous; mais il ne suffit pas de toucher les cœurs, il faut éclairer les esprits ».

Dans la pénombre du confessionnal, assis de longues heures Montfort accueillait ses pénitents. Sa voix, encore vibrante des anathèmes lancés contre le mal, s'adoucissait devant la faiblesse de ces coupables, leur évoquait l'infinie miséricorde du Bon Pasteur, les excitait à une vie fidèle et généreuse. Ainsi que plus tard le curé d'Ars, il devinait les réticences de certaines consciences.

Une femme de Vallet reçoit une pénitence qui lui semble fort drôle : elle doit à la fontaine laver un mouchoir blanc, maculé de trois taches. Elle a beau frotter, user de la brosse et du savon, les taches persistent. Qu'est-ce à dire ? Ce mouchoir ne serait-il pas l'image de son âme, ternie encore par ces trois fautes qu'elle n'a pas eu le courage d'accuser ? Vite elle retourne au confessionnal, achève son aveu, revient à la fontaine : le linge humide est devenu transparent comme l'eau qui s'enfuit.

Avec enthousiasme les chroniqueurs célèbrent l'incroyable transformation des paroisses. Ce sont les terrassiers et les haren-gères de Montbernage, un des quartiers les plus mal famés de Poitiers, qui hier encore blasphémaient à la seule vue d'un prêtre et maintenant participent, tête nue, croix en mains, cantiques aux lèvres, à la procession de la clôture. Ce sont les calvinistes de La Rochelle que la simplicité, la douceur du prêtre catholique ont ramenés à l'Eglise de Rome ? Ce sont encore tous ces soldats, durcis par l'existence des camps, qui se disputent le missionnaire pour qu'il leur enseigne les pratiques de la pénitence. Ce sont enfin toutes les bourgades de la Bretagne et du Poitou qui garderont avec le souvenir du Saint, la récitation du chapelet en famille, ou des confréries de vierges et de pénitents écloses en ces jours bénis ; celles mêmes d'où partiront plus tard, à l'époque de la Révolution, ces chevaliers en sabots, vigilants autour de leurs « bons prêtres », montant la garde près de leurs calvaires, pour les défendre jusqu'au martyre.

LA RANÇON DES AMES.

Evidemment les libertins n'ont pas tous capitulé. Leur haine exaspérée multipliera les embuscades sur la route de l'apôtre et tentera de l'empoisonner, ou de lui casser la tête à coups de pistolet. Mais ceux-là qui refusent la miséricorde du Sauveur, n'échapperont pas aux rigueurs du Juge. Certains même en seront accablés dès ici-bas. Témoins ces bourgeois de Saint-Christophe-du-Ligneron, dont la fortune était le fruit véreux de contrats usuraires.

— Brûlez-les, conseille Montfort.

— Ça, jamais, riposte la femme.

— Eh bien, puisque vous êtes si attachés aux biens de la terre que vous en méprisez ceux du ciel, le malheur s'abattra sur vous. Vos enfants mourront sans postérité. Et vous-même deviendrez si pauvres que vous n'aurez pas de quoi payer votre enterrement.

— Oh ! s'écrie l'avaricieuse ironique, il nous restera bien trente sous pour payer le son des cloches.

— Et moi je vous dis que les cloches ne sonneront pas vos funérailles.

Il s'écoula peu d'années. Les deux enfants de cette famille se marièrent, puis moururent dans la solitude de leur maison vide. La vieillesse des parents fut misérable : ils durent mendier. La

mort les saisit à huit ans d'intervalle, l'un et l'autre un Jeudi-Saint, alors que les cloches ont déserté nos campaniles... pour leur traditionnel voyage de Rome.

Que les pécheurs se liguent contre celui qui fustige leurs vices, que les mondains combattent celui qui dénonce leurs scandales, c'est une opposition toute naturelle. L'apôtre doit s'y attendre et son zèle y puiser une ardeur plus vive. Mais l'épreuve accroît son amertume, quand l'opposition vient des chefs, des Evêques, qui interdisent au missionnaire de poursuivre sa tâche de convertisseur. Comment expliquer pareille attitude ?

Il faut ici accuser en partie les Jansénistes, dont l'orgueilleuse vertu juge trop douce la Religion. Parce que tous les hommes ne peuvent espérer leur salut, à quoi bon multiplier les pardons et donner un ciel au rabais ? Pourquoi tant prier la Sainte Vierge aux dépens du culte qui est dû à Dieu ?

Ces hérétiques sournois et intrigants sont alors répandus par tout le royaume. Dans leurs attaques contre Montfort ils se dissimulent derrière l'autorité. Les audaces de son zèle ils vont les exploiter contre lui. « Cet original, avec son théâtre pieux, ses processions de bonnes femmes, ses cantiques sur des airs de romances, son langage hardi, ses interventions bizarres et intempestives, mais il ridiculise la piété, il cause à la Religion plus de tort que de bien. » Ebranlés par ces critiques, trop souvent les évêques donnent l'ordre attendu : « Allez prêcher ailleurs ! ». Il faut excepter cependant ceux de Luçon et de La Rochelle, ennemis déclarés de la secte et protecteurs fidèles à notre Saint.

Voyons comment manœuvrent les sectaires et les jaloux.

Dans une paroisse de Poitiers la mission rend à merveille. Les gens comblent les vastes nefes, et sur le conseil de l'homme de Dieu, ils ont débarrassé leurs maisons des livres hérétiques, des mauvais romans, des statues et tableaux obscènes. Cela forme sur la place un monceau hétéroclite que l'on brûlera solennellement tout à l'heure à l'issue du sermon.

Des garnements rôdent à l'entour, fureteurs et ironiques. L'un d'eux, en veine de plaisanterie, dispose même au sommet du monticule la peinture d'une femme à l'élégante immodestie : « Oh les gars ! on va brûler le diable ». Brûler le diable ! L'expression amuse, court la ville en moins de rien, pénètre à l'évêché où elle éclate comme une bombe. Encore une extravagance de ce fou de Montfort ! Le vicaire général ne fait qu'un saut jusqu'au lieu de l'exécution et là, devant la foule qui ne comprend pas, accable le missionnaire des plus durs reproches. Celui-ci, à deux genoux, tête nue, accepte l'injuste réprimande, sans une plainte, sans un mot pour sa défense. Le vicaire général parti, il se borne à dire : « Mes frères, nous nous disposions à planter une croix à la porte de cette église. Dieu ne l'a pas voulu, nos supérieurs s'y opposent ; plantons-la dans nos cœurs ». Et quand le lendemain il évoque l'incident, ce sera pour confier sa douleur d'avoir vu ces livres et gravures, occasions de péché, retourner à leur vicieuse propagande.

Ces humiliations, ces attaques perfides et continues, ce que Montfort appelle ses Croix, forment la douce rançon dont il achète les âmes. Loin de les redouter, il les aime et les appelle : « Pas de croix, quelle croix ! » s'écrie-t-il. Outre qu'elles accroissent sa vertu personnelle, elles lui méritent un abondant secours de la part de Dieu. Unies à ses prières et à ses rudes pénitences, elles sont la surnaturelle explication de son prodigieux succès de missionnaire.

CHAPITRE IV

Restaurateur d'Eglises et Planteur de Croix

La mission ne laisse pas des traces seulement dans les âmes. Une église restaurée, un sanctuaire reconstruit, un calvaire édifié, autant de témoins qui rappellent à la France de l'Ouest le passage du grand apôtre.

LA GRANDE PITIE DES EGLISES DE CAMPAGNE.

« Votre âme est la demeure de l'Esprit-Saint » écrivait l'apôtre saint Paul, à ses premiers chrétiens. Cette première église, tout intime et spirituelle, il la faut nette et parée, afin que s'y plaise l'Ami céleste. Tout aussi belle doit être la deuxième, l'Eglise de pierre qui arrondit le berceau de sa nef et hisse un clocher jaseur dans le désordre des maisons groupées à l'entour, car elle est la Maison de Dieu, la Maison où chaque matin, à la Messe, Notre-Seigneur descend.

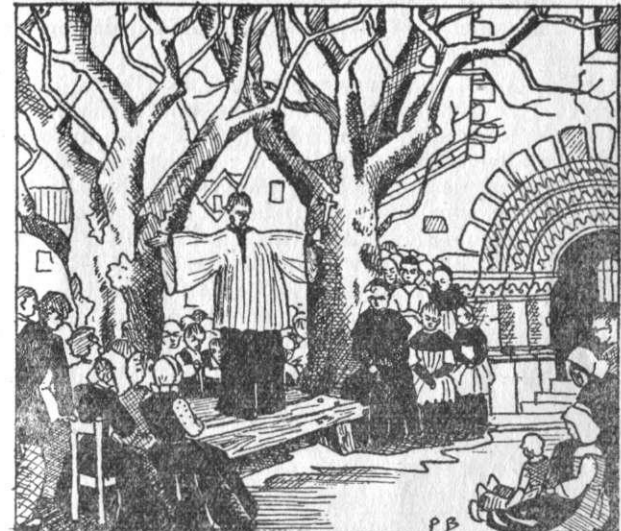
Montfort, missionnaire qui purifiait les âmes et les excitait à la vie pieuse, avait ainsi restauré bien des églises spirituelles. Il ne pouvait négliger les autres, dont plusieurs étaient en grande pitié.

Gardons-nous d'exagérer le mal et de croire que, des habitants de la paroisse, Notre-Seigneur était toujours le plus mal logé. Beaucoup de curés, soutenus par leurs chrétiennes populations, ne l'auraient jamais permis. C'est ailleurs, dans certaines campagnes perdues et dénuées de foi que des édifices religieux crou-

laient d'abandon. Par le toit crevé, la pluie s'engouffrait les jours d'orage et formait au sol, dans le creux des dalles brisées, des mares de boue qui n'en finissaient pas de sécher. Les bancs boîtaient tous et ne dépouillaient jamais leur chape de poussière grise. Il arrivait même que l'église servît de cimetière : les notables de l'endroit autorisés par un abus immémorial venaient y dormir leur dernier sommeil.

Vraiment, quelle pouvait être l'attraction de semblables taudis ?

L'homme de Dieu, douloureusement ému, menait campagne dès l'ouverture des exercices, pour que cessât un si coupable délaissement. Le lendemain il passait à l'action, aidé de ses frères et



Le missionnaire rassemble le peuple sous les arbres et lui prêche l'évangile.

par une équipe bénévole de paroissiens. La toiture se fermait, les bancs retrouvaient leur équilibre et leur couleur naturelle, les dalles rompues disparaissaient, les murs faisaient toilette. La vieille église redevenait jolie et avenante, surtout quand l'autel redoré rayonnait de fleurs et de lumières.

C'est ainsi que les paroissiens de Campbon, en une demi-heure, et à la force des poignets, expulsèrent de leur église toutes les pierres tombales et la repavèrent en un jour et demi. Quant à ceux de Mervent, ils eurent à s'inscrire certain matin, et, n'étant pas riches, ils promirent leurs dons en nature : celui-ci des planches, celui-là des pierres et cet autre du sable...

SANCTUAIRES EN L'HONNEUR DE MARIE.

« Dieu veut, écrira Montfort, que sa Sainte Mère soit à présent plus connue, plus aimée, plus honorée que jamais elle n'a été. » Cette conviction explique l'ardeur du chevalier à organiser le culte de sa Dame.

Dans l'église restaurée il n'a garde d'oublier l'autel de la Sainte Vierge, qu'il voudrait splendide et attirant. Avec amour il sculpte lui-même d'expressives Madones qui remplaceront les images vieilles.

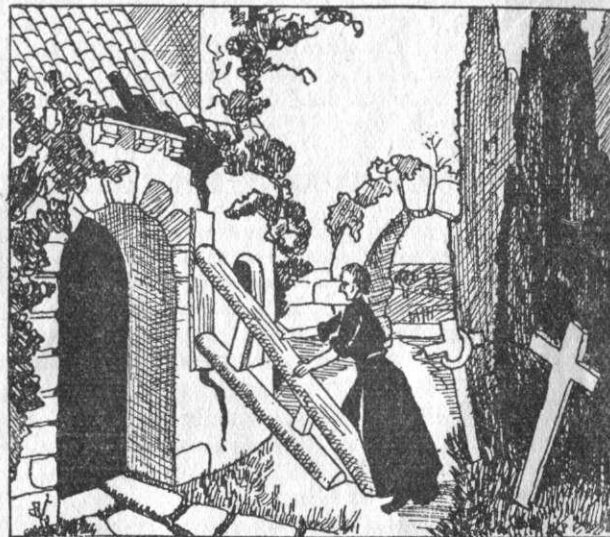
Volontiers, si elle n'en a pas, il érige dans la paroisse un oratoire à la Reine des Cœurs comme à Montbernage, faubourg de Poitiers, où il utilise une salle de bal à cette pieuse destination. Parfois aussi le sanctuaire marial existe, mais si délabré qu'une remise à neuf s'impose.

Au cours de 1707, Montfort prêchait à la Chèze, diocèse de Saint-Brieuc. Très vite il remarqua sur une lande les ruines d'une chapelle. Quand il s'en informa, les gens du pays lui apprirent une bien curieuse prédiction : « Ah ! vous voulez parler de Notre-Dame de Pitié ! C'est une vieille chapelle. Je l'ai toujours connue comme elle est aujourd'hui. Les anciens racontent que jadis un missionnaire avait eu l'intention de la restaurer. Mais Dieu lui fit savoir que ce travail était réservé à un homme qui naîtrait plus tard, qui serait beaucoup persécuté et qui en viendrait à bout. » Cet homme annoncé depuis trois siècles par saint Vincent Ferrier, ce devait être le Père de Montfort. Il recruta des ouvriers, leur traça un plan : en peu de semaines une jolie chapelle solide, à la décoration intérieure splendide, émergeait des éboulis et des ajoncs. Quelle bourse avança les fonds nécessaires ? C'est le secret de Notre-Dame et de son architecte.

Au cours des mois chauds de cette année 1707, Montfort qui s'était retiré dans l'ancien prieuré de Saint-Lazare occupa en partie ses loisirs à relever de ses décombres l'antique église. « Bientôt rien ne manqua à la parure de l'autel. Au-dessus planait une grande et symbolique image de l'Esprit sous la forme d'une colombe aux ailes argentées ; un peu au-dessous le Saint Nom de Jésus rayonnait en lettres d'or ; plus bas, trônait une belle statue de la Sainte Vierge dont les pieds reposaient sur un croissant éclatant de blancheur, dont l'image offrait aux regards l'illusion d'un pur reflet de neige : Notre-Dame de la Sagesse. »

Au milieu de la chapelle il fit placer un prie-Dieu, auquel fut attaché, par une chaîne, un immense rosaire. Les grains, de la grosseur d'une noix étaient suffisamment espacés pour que plusieurs personnes pussent l'utiliser simultanément. Attirés par la Vierge de la Sagesse, les Bretons du voisinage reprirent avec dévotion les chemins jadis frayés par les ancêtres, et tout au long du XVIII^e siècle ne cessèrent de les fréquenter.

Citons encore parmi les sanctuaires que le serviteur de Marie rouvrit au peuple chrétien pour qu'il y vint prier sa Souveraine, celui de la Garnache où Notre-Dame des Victoires rayonnait de grâce et de tendresse sous un pavillon que soutenaient les anges. Le jour de la bénédiction, 5 mai 1712, une foule immense, massée dans une vaste prairie, entourait le prédicateur. Pendant le sermon un orage éclata : stoïques sous l'averse, ces chrétiens demeureront tête nue, respectueux de la parole sainte. Il fallut, pour qu'ils se couvrissent, l'ordre pressant du missionnaire. Depuis lors et bien que les ans aient roulé nombreux sur la



Il restaure les églises et les sanctuaires de Notre-Dame

pende des siècles, la chapelle est toujours un centre aimé de pèlerinage.

PLANTEUR DE CROIX.

La croix, qui dresse l'image douloureuse du Rédempteur au carrefour d'un village ou au sommet d'une colline solitaire, est un expressif « Souvenir de mission » ; elle est comme une prédication qui se poursuivrait bien après les semaines ferventes des exercices ; elle est pour tous les chrétiens qui la regardent, la saluent ou cheminent sous son ombre l'occasion de faire quotidiennement des actes de foi et d'amour.

Cela Montfort ne l'ignore pas, qui va les multipliant sur sa route. La plantation d'une croix donnait lieu à une solennelle

procession. Le clergé, les jeunes gens, les hommes marchaient pieds nus, tous tenant à la main une petite croix et la feuille des promesses du baptême. On l'avait taillée dans le plus bel arbre de la contrée et ses proportions étaient gigantesques. Dieu, qui sans cesse accompagnait son apôtre, y prenait occasion pour manifester à la foule cette particulière amitié. Parfois, comme à La Rochelle, c'étaient des croix lumineuses qui resplendissaient dans l'azur. Ou bien lorsque les poutres s'avéraient trop lourdes aux bras qui tentaient de les soulever, elles s'allégeaient soudain quand Montfort les avait touchées. Ou bien encore quand les cordes tendues pour dresser l'arbre sacré se rompaient net sous l'effort et que la lourde croix s'abattait sur un groupe compact de paysans tassés à l'entour, la main divine intervenait pour prévenir tout accident. On aurait pu craindre une dizaine de morts, à peine constatait-on quelques écorchures ! Cette céleste présence augmentait la piété des fidèles et accroissait leur vénération pour l'homme de Dieu.

LE MONUMENTAL CALVAIRE DE PONTCHATEAU.

Soyons quelques instants les contemporains du génial apôtre, et prenons rendez-vous avec lui ce 13 septembre 1710, là, sur cette lande de la Madeleine, à une petite heure de marche de Pontchâteau, où il dirige, en équipes sans cesse renouvelées, plusieurs centaines de paysans. Interrogeons celui-ci, par exemple, qui vient d'arrêter son tombereau et laisse souffler ses bœufs, épuisés par l'abrupte montée.

— Dites-moi, mon brave, quelle est cette entreprise ?

— Comment ! Vous l'ignorez ? Depuis quinze mois tout le pays breton s'en préoccupe.

— Excusez-moi, je viens de loin...

— Curieux tout de même que vous ne sachiez rien. Il est accouru jusqu'à des Flamands et des Espagnols pour travailler au Calvaire ! Enfin, je vais vous raconter la chose pendant que mes bêtes vont se reposer un brin.

L'année dernière, le Bon Père de Montfort vint prêcher une mission à Pontchâteau. Un jour il nous dit : « Mes enfants vous savez que Jérusalem, où notre Bon Sauveur a souffert sa Passion est actuellement au pouvoir des Turcs. De plus, c'est très loin, et il nous est impossible d'y aller. Faisons un calvaire ici-même. J'ai découvert l'endroit où on peut l'élever ; demain je vous y conduirai et nous commencerons l'ouvrage.

A l'heure dite nous étions au rendez-vous et le missionnaire indiquait les terrassements à faire. C'était sur cette colline que vous apercevez là-bas. A peine avions-nous rempli quelques tombereaux que nous fûmes intrigués par le continuel va-et-vient de deux colombes. Elles picorèrent la terre fraîche remuée et s'enfuyaient, revenaient et repartaient. Quelqu'un les suivit et nous apprit que c'était ici-même qu'elles avaient déposé leurs

becquées. A cette nouvelle M. de Montfort nous déclara : « Re-merciez Dieu, mes enfants. Je lui avais demandé en quel site lui bâtir un calvaire. Voici sa réponse ». Et nous sommes venus au sommet de cette lande de la Madeleine. Il faut avouer que le Ciel a bien choisi. Elle domine toute la région : par temps clair l'on peut y compter jusqu'à trente-deux clochers.

Autre fait extraordinaire, c'est l'apparition qui s'est produite ici, voici trente-six ans passés, l'année même de la naissance du saint missionnaire. Des croix lumineuses environnées d'éteindards, sont descendues du ciel, en même temps qu'un subit roulement de tonnerre affolait les troupeaux et les chassait vers leurs étables. Puis une suave musique a retenti, exécutée sans doute par des milliers d'anges. Ce que je vous dis là, Monsieur, je ne l'ai pas vu, j'étais trop jeune à l'époque, mais mon père, depuis, me l'a raconté bien des fois. Et vous n'avez qu'à interroger les anciens du village, ils vous feront tous le même récit.

— Je vous crois bien volontiers... Vous en avez abattu de la besogne durant ces quinze mois !

— Pour sûr. Songez qu'il a fallu d'abord creuser de larges fossés circulaires, puis élever cette colline qui a cent trente-deux pieds de tour et quarante-huit pieds de hauteur (c'est-à-dire environ quarante-quatre mètres de diamètre et seize mètres de hauteur). Toute cette terre, il a fallu la transporter au panier ou à la hotte. Nous avons planté des arbres, construit des chapelles. Ah ! ça n'a pas été une mince besogne et nous sommes très heureux d'en voir la fin.

— Etiez-vous nombreux sur le chantier ?

— A la belle saison, comme au cœur de l'hiver, l'effort n'a pas cessé. On venait de partout à la ronde, et pas seulement des paysans, mais des bourgeois, des prêtres, des femmes, et même des gentilshommes, qu'accompagnaient leurs filles et leurs valets. Certains assurent que plus de 20.000 personnes ont travaillé au calvaire.

— Les frais ont dû être considérables.

— Quels frais ?

— Oui, pour payer ces milliers d'ouvriers il a bien fallu de l'argent, au moins pour les nourrir.

— Mais, Monsieur, parlez-vous sérieusement ? C'est pour Dieu que nous avons peiné, c'est Lui qui nous récompensera là-haut. Quant à la nourriture, ceux du voisinage apportaient leur repas. Des autres, le Bon Dieu s'est chargé.

— Ah ! et de quelle façon ?

— Tout simplement il a fait des miracles. Celui-ci par exemple. Une fermière de ce hameau qui pointe derrière ce bouquet d'arbres, voit entrer un jour chez elle le Bon Père de Montfort. S'il vient, c'est pour lui demander le pain des travailleurs. Or, sa huche est vide. Elle va renvoyer son visiteur les mains vides, quand l'idée lui prend de regarder encore. Elle l'ouvre et quelle

n'est pas sa surprise d'y découvrir toute une fournée de pain frais ! Quelque temps après, chargée par lui d'assurer le ravitaillement des étrangers, ce n'est plus dans la huche que se produit cette multiplication de pain, mais dans ses mains. Elle vous y taille tartines sur tartines, la miché ne diminue pas d'un pouce.

— C'est un véritable saint que votre missionnaire ?

— Et un grand ! Pour réussir pareille œuvre, il fallait qu'il le soit. Tenez, Monsieur, si vous en avez le loisir, revenez donc demain. Vous l'entendrez prêcher, car il va bénir son Calvaire. Je vous le dis, vous verrez une belle fête et la foule sera grande ; voyez déjà ! »

— En effet, la vaste lande est toute fleurie de coiffes ; évitons les groupes et montons admirer le monumental Calvaire. Le bas de la sainte montagne est soutenu par un mur circulaire. Sur le chemin de ronde s'élève un gigantesque rosairé végétal : cent cinquante sapins figurent les « Ave Maria », et le « Pater » qui débute chaque dizaine est indiqué par un cyprès. Un sentier s'enroule autour de la plate-forme supérieure et permet d'y accéder. L'émotion devient plus vive quand on atteint le sommet où en plein ciel, se détachent les trois croix. Peinte en rouge, la croix du Sauveur mesure 16 mètres de hauteur (quelqu'un certifie qu'il a fallu 12 paires de bœufs, pour traîner le chêne qui en fournit les poutres) ; celles des deux larrons, l'une verte, l'autre noire, sont de moindre dimensions. Vraiment l'œuvre est en tout point admirable ; elle témoigne du génie artistique de Montfort et surtout de sa foi. Si nous allions le féliciter, et nous édifier à ses paroles. Mais où le joindre en cette active journée de préparation ?

« M. de Montfort vient de partir pour Nantes, nous déclare un prêtre en réponse à notre question. L'évêque vient de lui interdire de procéder demain à la bénédiction du Calvaire. »

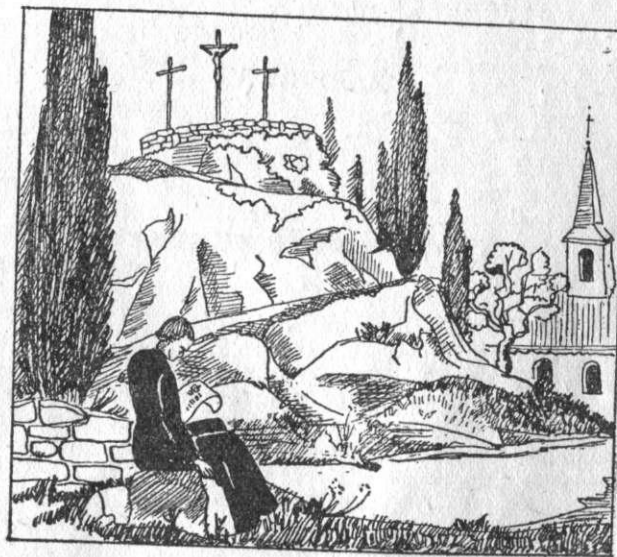
D'une aile rapide, la nouvelle vole d'un groupe à l'autre, suscite des commentaires étonnés et inquiets. Est-il possible d'admettre pareil bruit ? Monseigneur l'évêque n'a-t-il pas autorisé l'érection du Calvaire ? Alors pourquoi défendre aujourd'hui de le bénir ? Ce splendide effort de quinze longs mois, ces miracles incessants, ne connaîtront-ils pas leur apothéose ? Et pourtant le bruit est vrai ! Et demain apportera l'ordre de tout détruire, de raser la colline, de combler les douves et de rendre à la pâture ce coin de terre où le Rédempteur voulait faire honorer sa Passion. Mais pourquoi ?

Pourquoi ? L'ultime raison il faut la demander à Dieu qui se plaît à éprouver son Serviteur pour en augmenter la vertu et les mérites. Mais la Providence mène les hommes qui s'agitent, libres et responsables de leurs actes, quoique inconscients de la portée surnaturelle que Dieu leur donne.

Les instances de Montfort ne réussirent pas à vaincre la volonté de l'évêque de Nantes, raidie par la décision de Louis XIV, car le roi en son conseil avait envoyé l'ordre de détruire ce

Calvaire, que le gouverneur de Haute-Bretagne lui avait représenté comme une forteresse propre à aider les Anglais dans un débarquement possible. Hypothèse qui nous semble bizarre, mais dont l'évidence tourmentait la prudente imagination du gouverneur, ancien homme de mer qui, à force d'avoir pourchassé les navires anglais, croyait voir partout l'action surnoise de l'ennemi. Dès lors, avait conclu l'évêque, inutile de bénir un ouvrage destiné à disparaître. Il congédia le suppliant, mais sans lui révéler les désirs royaux.

En hâte, Montfort regagna Pontchâteau, présida la clôture des exercices et tenta de calmer l'émotion des milliers de pèlerins.



Montfort reçoit l'ordre de détruire le monumental calvaire de Pontchâteau...

Puis dédaignant de stériles regrets il partit ouvrir une nouvelle mission dans un bourg voisin. Il n'y travailla que peu de jours car, comble d'humiliation, l'ordre lui vint de cesser tout ministère dans le diocèse. Alors il rentre à Nantes et se réfugie chez les Jésuites, pour implorer de son Maître, dans le face à face d'une retraite, la force de supporter sans faiblir les lourdes croix qu'il lui imposait. C'est là qu'il apprit la fin lamentable de son Calvaire. L'épreuve était de taille, à la mesure pourtant des épaules de l'apôtre, amoureusement résigné ; « le Seigneur a permis que je l'aie fait faire, il permet aujourd'hui qu'il soit détruit : que son saint nom soit béni ! »

Cependant les ordres s'exécutaient. Une compagnie de soldats se rendit à Pontchâteau, on réquisitionna cinq cents paysans et

on les obligea à reprendre pelles et pioches pour niveler la lande. Détestable besogne, à laquelle ils apportaient un cœur revêché et des bras de laine. Ils peinèrent trois mois, puis le monticule à demi rasé, le terrain aplani vaille que vaille, on en resta là.

Que peuvent les hommes contre la volonté divine? Montfort avait annoncé que son Calvaire serait détruit et relevé deux fois encore. Sa prédiction s'est réalisée. Les foules d'aujourd'hui accourent en pèlerinage au nouveau Calvaire de Pontchâteau où Montfort, apôtre de la Croix, continue sa prédication.

CHAPITRE V

L'Infatigable routier

Quand un pilote de l'air est abattu dans un raid ou tombe au cours d'une traversée, la citation qui inscrit son nom au palmarès des héros n'oublie pas de rapporter le nombre de ses heures de vol. De même quand Montfort mourut, son ange gardien dut, en rédigeant sa magnifique citation, rappeler la somme impressionnante de lieues parcourues pour le règne de Dieu, par ce routier jamais las.

Calculateur fidèle et rapide le rapporteur céleste n'eut guère de peine à obtenir cette précision. Il nous en faudrait davantage. Penchés sur un guide routier de la France du XVIII^e siècle, observons le tracé sommaire de cet itinéraire qui part de Rennes, joint Paris, nous ramène vers la Bretagne et le Poitou, nous conduit jusqu'à Rome, revient dans l'Ouest où il se tord et se mêle au point de donner l'impression d'un fil embrouillé à plaisir. Depuis ce jour pluvieux où le jeune Grignion quittait les siens, il n'a guère cessé d'être errant. Pourquoi cette humeur vagabonde? Pour sauver son prochain ou satisfaire sa piété. Regardons-le cheminer.

PELERIN DE ROME.

Abusé une nouvelle fois, Monseigneur l'Evêque de Poitiers a interdit au missionnaire toute prédication dans son diocèse. Nous sommes au début du carême de 1706 et Montfort vient juste de se lancer à plein dans ce ministère actif qui lui a valu déjà

dé splendides succès, comme aussi de surnois et tenaces contradictions. Cette autorité qui se déclare contre lui, n'est-ce pas un signe que Dieu le veut voir besogner sur un autre champ d'âmes? Dérouté, Montfort songe alors à se rendre à Rome pour demander au chef de l'Eglise de lui confirmer sa mission. De plus, ce pèlerinage au tombeau de Saint Pierre, comblera d'aise son cœur ardemment catholique; et dans les nombreuses Eglises de la Ville Eternelle il y pourra prier aux intentions de ses chers pauvres et des pêcheurs.

Rien de plus mince que son bagage : bible, bréviaire, crucifix, rosaire, statuette de la Vierge. Pour tout viatique, une absolue confiance en la Providence.

Il s'éloigne à pied, le bâton à la main, sur cette route qui ne finit jamais, en proie à un soleil chaque jour plus ardent qui le hâle et l'épuise. Son morceau de pain quotidien, son gîte de la nuit, il lui faut les mendier, dans les cures, dans les fermes, dans les hôpitaux. Souvent on l'accueille avec défiance, on le rejette. Cet inconnu hâve, exténué, n'est-ce point un vagabond mal intentionné? « Vite, dehors, ou je lâche les chiens! » Et il se couche sous un porche d'église, à l'abri d'une haie, tandis que là-haut, par delà les étoiles lointaines et pourtant familières, Jésus sourit à ce deshérité qui, comme Lui jadis, n'a même pas une pierre pour reposer sa tête.

Les Alpes franchies, voici l'étrangère Italie, si pauvre que pour subsister il devra, contre son habitude, accepter des honoraires de messes.

Lorette dont la basilique enchâsse la Santa Casa, la maison même de Nazareth « où le Verbe de Dieu s'est fait chair », va retenir une quinzaine l'apôtre de Marie. Halte délicieuse qui donne à son âme des joies d'extase et refait son corps épuisé. Un habitant, édifié par cette piété et sensible à cette détresse physique lui offre sa demeure et le convie à sa table. Montfort n'accepte que l'abri de la nuit : toutes ses journées, il les réserve à sa Bonne Mère dont il ne quitte pas l'autel.

Le « romieux » reprend sa marche, gravit et descend les vallées où chante et sourit le printemps, traverse de blancs hameaux que les heures chaudes font déserts. Soudain, il aperçoit au détour d'un sentier, à l'extrémité de la perspective rose et verte des jardins en fleurs, la coupole dorée de Saint-Pierre, qui rayonne dans un azur de rêve. Rome! Défaillant sous la joie qui l'envahit, le pèlerin tombe à genoux, baise le sol et pleure d'émotion. Il se déchausse, et c'est pieds nus qu'il achève les dernières lieues, pieds nus qu'il entre dans la ville, l'esprit absorbé par le souvenir lointain de l'Apôtre venant, au milieu de la même indifférence, apporter à la capitale idolâtre l'Evangile du Dieu unique et remplacer la tyrannie de la force par la pacifique domination de l'amour.

Plusieurs semaines furent nécessaires au prêtre français pour obtenir du Pape l'audience sollicitée. Elles lui furent aussi le repos impérieusement exigé par ses forces à bout.

Le 7 juin 1706, M. de Montfort fut reçu en audience par Clément XI. Celui-ci, adversaire convaincu du Jansénisme, ne pouvait que lui montrer un visage favorable. Avec bienveillance, il écouta l'apôtre persécuté lui exposer ses méthodes et son rêve des missions lointaines : « Vous avez mon fils, répondit-il, un assez vaste champ en France pour exercer votre zèle; n'allez point ailleurs, et travaillez toujours avec une parfaite soumission aux évêques dans les diocèses desquels vous serez appelé. Dieu, par ce moyen, donnera bénédiction à vos travaux ». Il lui recommanda encore de bien enseigner la doctrine chrétienne aux peuples et aux enfants. Puis il lui conféra le titre de « missionnaire apostolique » et attacha l'indulgence plénière de la bonne mort à son crucifix d'ivoire. Une telle déclaration rendit la paix à l'âme de Montfort. Désormais sa vocation était nette, sûre. Avec une énergie décuplée, il saurait la suivre contre vents et marées.

Sans plus s'attarder, il reprit son bâton et sa route, insoucieux du soleil de juin qui la chauffait en fournaise. Il allait pieds nus, par nécessité cette fois, les chaussures avivant les ampoules de ses pieds enflés. Comme à l'aller, les humiliations ne lui manquèrent pas.

Un soir, il frappe à la porte d'un presbytère. Justement le curé est à table en nombreuse compagnie. Va-t-on l'inviter? Dans un silence étonné, chacun considère cet importun qui s'est mis à genoux là, devant tous, et récite une prière. Assurément c'est un fou, qu'il faut envoyer dîner à la cuisine avec les valets.

Son repas achevé, le voyageur entre pour remercier le maître de maison avant de prendre congé.

— Dites-moi, Monsieur, pourquoi n'allez-vous pas à cheval?

— Ce n'était pas, répliqua le saint homme, la coutume des apôtres.

Leçon de détachement à l'adresse de ce curé trop mondain.

L'une après l'autre sont franchies les 250 lieues du retour. Le monastère de Ligugé sera-t-il au voyageur épuisé, l'oasis de fraîcheur qui délassa de la brûlante étape? Non, car Ligugé est proche de Poitiers, où l'opposition n'a point faibli durant l'absence du pèlerin. Un ordre vient sans retard lui signifier de quitter le diocèse dans les 24 heures. Il se retire donc; huit jours de retraite chez un ami, et voilà encore l'homme de Dieu sur les grand'routes.

VEILLEE D'ARMES DU MISSIONNAIRE.

Le missionnaire veut mettre sa carrière sous la protection de sa « Bonne Mère » et du chef de la milice angélique, l'Archange Saint Michel. Nul curé ne sollicitant son zèle, il se dirige en compagnie du frère Mathurin, vers le sanctuaire où il reviendra en plusieurs grandes circonstances de sa vie. Notre-Dame des Ardilliers.

Sur le chemin il y a Fontevault, le couvent des religieuses qui abrite sa sœur Sylvie. Quel plaisir de la revoir! Le voyageur

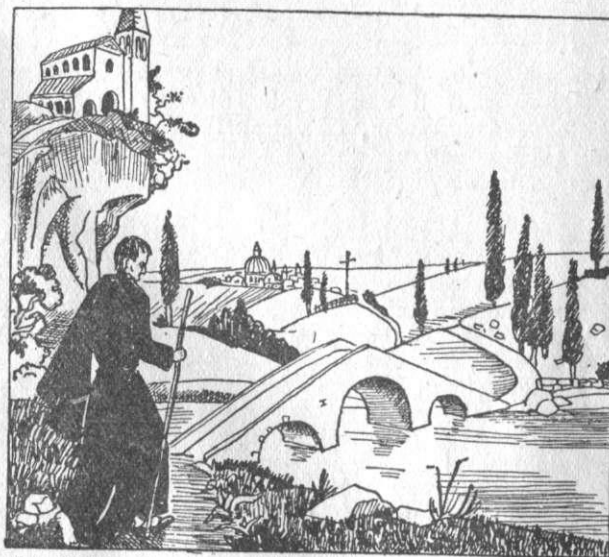
sonne la cloche d'entrée. « Je demande la charité pour l'amour de Dieu. » Qui donc êtes-vous, s'informe la méfiante portière. Dites-moi votre nom, ou je vous renvoie.

— A quoi bon s'enquérir de mon nom?

— « Je vais prévenir l'abbesse. » Madame l'abbesse n'obtient pas davantage. « Ce n'est pas en ma considération, mais pour l'amour de Dieu, que j'implore la charité. »

— « Je ne donne rien à ceux que je ne connais pas. Bonsoir. » L'étranger s'est éloigné sur la route blanche.

Triste? Oh non! Un sacrifice accompli ne rend jamais triste. Cependant les religieuses essaient entre elles de percer l'identité



Le pèlerin chemine sur les routes d'Italie vers Rome d'où vient l'infailible vérité...

de cet inconnu, qui a dit en partant : « Si Madame me connaissait, elle me ferait l'aumône. » La portière décrit son aspect, imite ses manières. « C'est mon frère, s'écrie la sœur du Saint. » « Vite que l'on coure après lui et qu'on le ramène! ordonne la Supérieure. Nous lui devons des excuses et un repas substantiel. » Quelques minutes s'écoulent. Le messager revient seul, avec un refus : « Madame l'abbesse n'a pas voulu me faire la charité pour l'amour de Dieu; elle me l'offre maintenant pour l'amour de moi, je la remercie ». C'est ainsi que notre Saint enseignait l'esprit de foi qui l'animait. Ce stratagème, il aimera le rééditer, et chaque fois avec le même succès. Qu'il est difficile aux hommes de vivre intégralement leur foi!

Ayant salué la Vierge de Saumur, l'infatigable routier se dirige vers le Mont Saint-Michel, qui élève au-dessus des flots sa merveilleuse basilique dédiée à l'Archange. En route il s'est adjoint pour compagnon, un mendiant dont il porte le fardeau. Une nuit qu'il a pris gîte dans une minable auberge, il est réveillé en sursaut par les imprécations des buveurs attardés qui se querellent dans une salle au-dessous de lui. Il y descend, s'interpose au milieu de ces violents, leur reproche leurs excès et les oblige à s'éloigner. Lui-même se retire à l'écart et sur son corps, par une dure pénitence, il expie les péchés de ces misérables.

EN SUIVANT LES CHEMINS CREUX.

Du Mont Saint-Michel, M. de Montfort est redescendu au diocèse de Rennes; puis il parcourt les diocèses de Saint-Malo, Saint-Brieuc, Nantes, Luçon et La Rochelle. De 1707 à 1716, c'est la période la plus active de son existence à peine coupée des brefs repos, auxquels le force une opposition tenace et crucifiante.

Elle est aussi la plus itinérante, en dépit de la difficulté des communications. Les campagnes bretonnes et poitevines de 1710 n'offrent aucune de ces routes polies et bitumées qui enchantent les touristes d'aujourd'hui et les amateurs de camping. Bourgs et villages sont reliés par des chemins creux où les charrois créent des ornières, plus profondes que des labours, pleines d'une eau boueuse et stagnante en hiver. Entre des talus épais et sous un vert tapis de graminées, ils se tordent comme des couleuvres, à la limite des champs. Il y fait bon marcher aux beaux jours, sous le frais ombrage de leurs deux haies, volières toujours jaseuses. Mais quand sévit la mauvaise saison, on s'y enlise dans la boue gluante qui vous oblige à toutes sortes de détours et d'acrobaties.

Montfort les parcourt, ces chemins verts, paisibles comme des cloîtres, non avec l'allure nonchalante du promeneur qui a le temps, mais par grandes foulées rapides, tel le Bon Pasteur anxieux des brebis perdues. La vie paraît si courte à celui que tourmente le salut des pêcheurs! Ni la fatigue, ni le froid ne l'arrêteront. Et quand une rivière débordée tentera de lui faire obstacle, il la franchira à la nage, l'eau fût-elle glacée.

Tout en cheminant, à quoi songe-t-il, cet aventurier de l'Evangile? Peut-il détourner ses pensées des choses divines, ne pas remonter en flèche vers la Sagesse par qui tout a été fait? C'est pourquoi sa journée n'est qu'un colloque ininterrompu avec les chers hôtes de son cœur, Jésus et Marie. Parfois, il va tête nue par respect pour la présence de Dieu; ou bien il s'arrête, se prosterne et baise le sol, afin que son corps participe lui aussi à cette adoration incessante. Il compose et fredonne ses cantiques au rythme de sa marche. Toute son âme priante et lyrique

se loge dans ses couplets qui soulèveront bientôt ses auditoires.

La nuit venue, il recherche un gîte, quelquefois dans une auberge de misère, le plus souvent dans la maison du bourg qui lui semble la plus pauvre. Pas toujours accueilli d'un sourire, ce singulier visiteur du soir. Tel aubergiste des environs de Saint-Lo, craignant sans doute que Dieu ne lui rende pas sa charité, ordonne brutalement de passer son chemin au voyageur qui n'en peut plus. Celui-ci s'étend alors au pied du poteau où gémit dans le vent une plaque de tôle, laquelle représente une main tenant une petite croix : c'est l'enseigne de « La Croix à la main ». Le



Sur la route d'Yeu et pris en chasse par des corsaires
Montfort commande aux vents et aux flots...

sommeil le fuyant, il s'inspire de la croix qui protège son repos et compose en son honneur, un de ses plus beaux cantiques.

Certain soir, le voici de passage à Montfort, sa ville natale, jamais revue depuis son lointain départ. Se présentera-t-il chez quelque parent? Non pas. Il la traverse et songe à sa vieille nourrice, la mère André qui habite au proche hameau. Sur son ordre, frère Mathurin prend les devants, qui implore la charité pour l'amour de Dieu en faveur de deux voyageurs. Refus : « Cherchez ailleurs ». Dans les maisons voisines, même réponse. Seul, un vieillard, le Père Belin, consent à les accueillir. Pendant le repas, l'homme considère avec intérêt la physionomie de ce pauvre prêtre qui réveille en lui de confus souvenirs. « Vous êtes M. Grignon. Quelle surprise! Pourquoi le cacher? » Et les questions se suivent, coupées d'exclamations attendries.

Au matin, cette nouvelle court le village. La mère André se répand en excuses, supplie son cher enfant de venir loger chez elle, comme autrefois. Mais lui de dégager la leçon surnaturelle : « Mère André, une autre fois, soyez charitable. Oubliez M. Grignon, il ne mérite rien ; pensez à Jésus Christ, il est tout, et c'est lui qui est dans les pauvres. »

UNIQUE VOYAGE EN VOITURE.

C'est pour pratiquer à la lettre la pauvreté évangélique, telle que Notre Seigneur la recommandait à ses disciples en les envoyant prêcher le Royaume, que Montfort voyage toujours à pied. Une seule fois, il enfreignit sa coutume, mais pour un motif de haute piété.

C'était le 14 août 1714. Montfort en route vers Rouen entra à Avranches. Lorsqu'il se présenta le lendemain devant l'évêque pour en obtenir l'autorisation de prêcher, il s'entendit répondre sèchement : « Non seulement je ne vous permets pas de prêcher dans mon diocèse, mais je vous défends de dire la messe. Le seul service que je vous demande, c'est d'en sortir au plus tôt. » N'incriminons pas le prélat : l'étranger était victime de circonstances ; deux escrocs, se disant Eudistes, avaient tout récemment dévalisé les presbytères. Une humiliation ? Du pain béni pour l'homme de Dieu. Ne pas dire la messe un jour d'Assomption lui était par contre intolérable. Il réfléchit qu'un voyage accéléré lui permettrait d'atteindre assez tôt Villedieu, situé au diocèse de Coutances. Aussitôt il loue un cheval, le fait atteler à une cariole et commande au cocher d'aller bon train.

Stupéfaction du curé de Villedieu qui, sur le coup de midi, voit débarquer ce prêtre inconnu, accouru en grande hâte pour dire sa messe. La tentation est vive et toute naturelle de l'envoyer ailleurs. Vaincu par d'ardentes implorations, il accepte enfin. Sa résignation se tourne vite en émerveillement devant l'extraordinaire piété du célébrant si bien qu'il l'invite à prêcher aux Vêpres. Et cet unique sermon est pour plusieurs pécheurs, l'occasion d'un retour à Dieu.

PRIS EN CHASSE PAR LES CORSAIRES.

A dix-sept kilomètres de la côte bas-poitevine, l'Île-d'Yeu semble une mouette posée sur l'Océan, ou plutôt c'est une barque ancrée au large pour une saison de pêche jamais finie. L'évêque de Luçon, cette île relevant de son diocèse, pria M. de Montfort d'aller donner les exercices de la mission aux 1.500 pêcheurs qui l'habitaient. On était en février 1712, la mission de La Rochelle venait de se clore sur une splendide procession.

— Mettons-nous à la recherche d'un vaisseau, déclara Montfort à son auxiliaire, M. des Bastières.

— Y songez-vous ? répliqua l'autre. Eh quoi, ne savez-vous pas que les calvinistes de cette ville nous ont signalés aux Anglais, que ces corsaires surveillent les mouvements du port, et que si nous sortons nous sommes infailliblement capturés et mis à mort.

— On me l'a dit. Serait-ce vrai, nous devrions partir quand même. Si les martyrs avaient montré autant de prudence, ils n'auraient point maintenant une gloire éminente dans le ciel.

— Je n'ai pas le courage des martyrs, ni le vôtre. Embarquez-vous quand il vous plaira. Pour moi, je reste et vous rejoindrai par une autre voie.

Montfort céda devant cette fermeté peu intrépide. Il n'eut pas à s'en chagriner. La barque qui aurait dû les prendre fut arraisonnée par un Anglais, qui se trouva tout surpris de n'y point découvrir les deux missionnaires. « Puisqu'ils sont absents, j'emmène ta barque et tes marchandises », déclara-t-il au patron.

Nos deux voyageurs remontèrent la côte, cherchant un patron de chaloupe qui voulut bien les accepter à son bord. Aucun ne consentit, tant ils craignaient les rôdeurs britanniques. Pourtant, fatigué d'instances, un marinier de Saint-Gilles se résigna à tenter la courte, mais périlleuse traversée. L'on partit.

Une heure ne s'était pas écoulée, qu'une vision d'angoisse paralysa brusquement l'effort de l'équipage : « Les Anglais sur nous, nous sommes perdus. » Sinistres éperviers, deux frégates accouraient le vent bien en poupe. Insensible à la peur, M. de Montfort chantait des cantiques à pleine voix, invitant ses compagnons à faire comme lui ; mais ceux-ci gardaient leurs yeux épouvantés sur les vaisseaux qui grossissaient, plus proches et plus menaçants. « Puisque vous ne pouvez chanter, récitons ensemble le chapelet. » Tous obéirent. La récitation achevée, l'apôtre de Marie rassura ses compagnons terrifiés : « Ne craignez rien, mes chers amis, notre Bonne Mère, la Sainte Vierge nous a exaucés. Nous sommes hors de danger. »

— Comment ? protesta-t-on. Ne voyez-vous pas ces canons braqués sur nous. Dans un quart d'heure nous commencerons le voyage d'Angleterre.

— Ayez la foi, les vents vont tourner.

La parole est à peine lancée que les brises changent de direction et entraînent au loin les deux oiseaux de proie... De quel cœur soulagé on chanta le Magnificat de la gratitude, sur la petite chaloupe ! Et l'on devine le succès auprès des gens de mer de l'Île-d'Yeu, d'un missionnaire si courageux qui pouvait commander aux vents et aux flots !

CHAPITRE VI

L'Auréole de Sainteté

Qu'est-ce qu'un saint ? Un homme qui fait des miracles, et d'autant plus qu'il les multiplie sur ses pas ? Non, cela n'est pas nécessaire. Car certains saints, comme Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, au cours de leur existence terrestre, n'ont accompli aucun miracle. De même la Sainte Vierge, ou Saint Jean Berchmans.

Pour être saint il suffit d'aimer Dieu avec tout son cœur, toute son âme, toutes ses forces. Amour de Dieu qui s'accompagne de celui de Notre-Dame et du prochain, ainsi que du nombreux cortège des vertus chrétiennes, et qui se prouve par des actes héroïques. Quant aux miracles, le Seigneur en accorde souvent le pouvoir à ses serviteurs chéris pour les aider dans leur mission, témoignant ainsi aux yeux de tous qu'il met en eux ses complaisances.

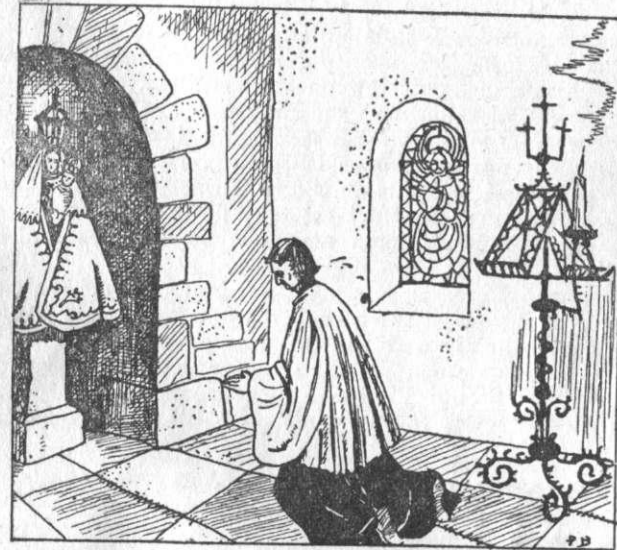
Que Louis-Marie Grignon ait excellé dans le service de Dieu, de Marie et de ses frères les hommes, on a pu le voir dans les pages précédentes. Mais il faut insister sur les trois vertus qui lui donnent sa physionomie propre, dans l'armée des saints : l'amour de Notre-Dame, le dévouement aux pauvres, l'esprit de mortification. Puis nous cueillerons quelques épis dans la gerbe des miracles qu'il a faits au cours de sa vie mortelle.

LE CHEVALIER DE NOTRE-DAME.

Après saint Bernard, Louis-Marie de Montfort est peut-être le saint qui a le plus aimé la Sainte Vierge, qui a le plus travaillé à l'établissement de son règne dans les cœurs. De même que la fleur s'épanouit au soleil, de même la sainteté s'épanouit en son âme sous le regard de Notre-Dame. Marie, pour lui, ce n'est pas seulement cette créature d'élite, isolée dans son honneur de Mère de Dieu, mise à part de l'humanité par de splendides privilèges et que l'on salue d'une prière, polie mais lointaine, dans sa montée vers Dieu. Sans rien diminuer de ses grandeurs, il établit avec Elle une respectueuse mais confiante intimité. Il l'aime comme un enfant sa mère et tous ses actes, il les accomplit avec Elle, pour Elle, persuadé qu'en l'imitant il imitera Jésus, modèle de tout chrétien. « A Jésus par Marie », tel est le secret de sa vie intérieure.

A cette Reine, il veut recruter le plus possible de dévoués serviteurs. Dans ses prédications, sans cesse il célèbre sa miséricordieuse puissance et supplie les chrétiens d'être fidèles au Rosaire. Le Rosaire ! c'est sa dévotion de cœur. Il le récite en public chaque jour de la mission, établit dans chaque église l'habitude de le réciter le dimanche, et invite les fidèles à contracter la pieuse coutume de le dire, le soir, en famille.

Un jour, on lui demande de s'arrêter dans telle paroisse, sur sa route. « Non, je n'irai pas, répondit-il, ils ont abandonné mon rosaire.



Marie comble l'âme de son chevalier de grâces et de consolations extraordinaires

Beaucoup de ses cantiques sont des hymnes enthousiastes à la gloire de sa Souveraine. Dans les solitudes où il refait son âme et son corps de ses épuisantes campagnes missionnaires, il trouvera le temps d'écrire quelques livres pieux qui exposent la manière simple et parfaite de pratiquer la vraie dévotion à Marie. Elle consiste à prendre conscience de ses engagements de chrétien, à renouveler ses vœux de baptême, et à se donner, vie et biens à Notre-Dame afin de tout faire avec Elle, en Elle, par Elle et pour Elle, afin de servir plus parfaitement Jésus. Ainsi agissait-il lui-même, le cœur plein de la pensée de « sa Dame », comme chevalier, et entièrement abandonné à la providence maternelle de Marie.

Rappelons la vénération qu'il portait à toutes ses images et statues, les multiples pèlerinages à ses sanctuaires et les restaurations des chapelles vouées à son culte.

A tous ces témoignages d'honneur et d'affection, la Vierge ne resta pas insensible. Non seulement Elle combla l'âme de son chevalier de grâces et de consolations extraordinaires, mais Elle aida le convertisseur, de ses interventions toutes puissantes.

« Jamais, reconnaîtra-t-il, un pêcheur ne m'a résisté quand je lui ai mis la main au collet avec mon Rosaire ». Et plusieurs fois, Elle daigna lui apparaître et entrer en colloque affectueux avec un enfant si dévoué.

Un matin voici qu'un paysan de Roussay se présente à la résidence du missionnaire. Mais à la grille d'entrée, il s'arrête net quand il aperçoit le missionnaire s'entretenant dans le jardin, avec une Dame éblouissante de clarté. Quelques instants il contemple le groupe, puis il repart émerveillé...

Le lendemain, il retourne à son rendez-vous. Cette fois le jardin est désert. Il y pénètre, s'approche de la maison, et glisse un œil prudent par le trou de la serrure. La Dame est encore là, aussi elle, aussi intimidante. Le troisième jour, notre homme revient de nouveau; Montfort est seul :

— Comment se fait-il, mon ami, que vous veniez seulement aujourd'hui?

— Mais, mon Père, je suis venu au jour indiqué, et encore hier. Seulement vous étiez en conversation avec une dame merveilleusement belle, je n'ai pas osé vous déranger.

— Soyez heureux, mon fils, votre cœur est pur et vos yeux ont vu la Très Sainte Vierge. Faites la communion pour remercier Dieu de cette faveur, mais n'en dites rien à personne.

SES AMIS LES PAUVRES.

On n'a pas oublié le jeune étudiant de Rennes qui consacrait une part de ses loisirs aux indigents de l'hôpital, les consolant par de pieux entretiens et soignant délicatement leurs plaies. Tel il fut alors, tel il demeura.

Pour beaucoup de gens, même chrétiens, l'indigent est un être misérable, dédaigné, envers lequel on se croit quitte dès lors qu'on lui a jeté une pièce de monnaie. « Qu'il travaille s'il veut vivre! »

— Mais si la maladie l'en empêche?

— Qu'il aille à l'hôpital! Les hôpitaux ne sont pas faits pour les chiens!

Conception égoïste et païenne que le Christ, pauvre volontaire, a réprouvée par sa doctrine et ses exemples de divine charité. Le Père de Montfort prend l'Evangile à la lettre, et voit dans l'indigent et le malade, son Sauveur lui-même. Sa vie à lui est celle d'« un pauvre, et il prodigue une sollicitude vraiment maternelle au bénéfice de tous les déshérités.

De 1701 à 1705 il demeure à l'hôpital de Poitiers, aumônier soucieux d'instruire de leur religion ses nombreux pensionnaires, mais encore directeur intelligent qui instaure la régularité dans cette caserne de la misère et infirmier courageux que n'effraient pas les plaies infectées. Penché un jour sur un pestiféré, il sent son cœur défaillir. Va-t-il désertier? Jamais. Dans un effort héroïque de volonté pour dompter son dégoût, il exprime le pus des ulcères, le recueille et l'avale d'un trait.

Au hasard de ses courses missionnaires il témoigne toujours aux malheureux la même active sympathie.

Passant un soir dans une rue obscure de Dinan, il heurte du pied une vague forme humaine étendue au travers de sa route. Il s'arrête et devine dans cette ombre un misérable évanoui de froid. Le laisser à son abandon mortel, Montfort n'y songe pas un instant. Avec amour, il le charge sur sa robuste épaule et s'achemine vers sa résidence. « Ouvrez à Jésus-Christ », crie-t-il à travers la porte close. Le frère portier, qui n'a pas la même hauteur de foi, multiplie les objections; en pure perte, car le nouveau samaritain court à sa chambre, couche sur son lit le malade inconnu et toute la nuit le veille, coupant de prières ses soins charitables.

A Nantes, il achète une maison pour y établir un petit hôpital d'incurables; c'est-à-dire quelques-uns de ces malchanceux que la médecine du temps se déclare impuissante à guérir, et que le dénuement rend encore plus digne de compassion.

De cette grande amitié le saint est loin de faire mystère. A sa table il fait asseoir l'un ou l'autre indigent, lui sert les meilleurs morceaux et ne mange que ses restes.

L'inviter, c'est inviter avec lui ses singuliers amis. Donnant une mission à sa paroisse natale de Montfort, ses parents insistent pour qu'il prenne au moins une fois un déjeuner en famille. « D'accord, consent-il, mais à condition que ce soit un grand repas et que j'y puisse amener mes amis ». On dresse une longue table et on la chargea d'un menu copieux. A l'heure dite, voici venir les invités, en cohue minable : à la suite du missionnaire s'étire une longue file de borgnes, d'aveugles, de bancals difformes, clochards authentiques — pour prendre une appellation moderne d'un type vieux comme le monde — barbus, sales, déguenillés, les yeux brillants d'une joie si inattendue, et le cœur charmé de tant d'égards... Les honnêtes bourgeois qu'étaient M. et M^{me} Grignion durent songer que leur fils avait de fort coûteuses relations et qu'il poussait plutôt loin l'esprit d'aumône... Mais sa sainteté excusait tout. Ils s'efforcèrent de montrer gracieux visage aux arrivants, et le repas fut quand même très gai.

La réputation d'être volontiers donnant précédait et accompagnait l'homme de Dieu dans chaque nouvelle paroisse. La mesure où il campait, — la « Providence » pour lui garder son nom — était le rendez-vous de tous les crève-la-faim de la con-

trée. Pour assurer la nourriture d'une pareille troupe, M. de Montfort, qui n'était riche que d'une confiance sans limite en la bonté divine, devenait quêteur? On l'avait croisé dans les rues de Poitiers tirant un âne tout encombré de paniers, faisant son marché de porte en porte et ne payant qu'avec la seule monnaie de ses prières. Il ne cessera jamais cet office d'avocat de la misère, parfois bien accueilli, parfois renvoyé froidement. Mais l'affront n'était-il pas pour son âme assoiffée de mépris, un présent de valeur?

Soulager les corps constitue une œuvre de miséricorde agréable à Dieu. L'apôtre qui s'y dévoue ambitionne un résultat plus spirituel, et use de ses aumônes comme d'un moyen pour atteindre les âmes. Trop souvent les pauvres, ignorent l'A B C des vérités du salut. Leur âme vaut le même prix divin que celle du riche, le sang du Christ. C'est donc un devoir pour le missionnaire de les instruire : il n'y manque pas.

A Fontenay, pour attirer les mendiants à ses catéchismes, il a emprunté un grand chaudron et le fait remplir de potage, qu'il distribue à ses auditeurs, l'instruction entendue. Grâce à cette réclame, assure un témoin, il vit accourir tous les pauvres et il les convertit si bien qu'au lieu de leurs jurons habituels, ils n'avaient plus à la bouche que des cantiques...

OH ! BIENHEUREUSE PENITENCE.

Un prêtre se plaignait un jour au curé d'Ars, de ne pouvoir réformer sa paroisse. Prières, neuvaines, missions; autant d'efforts, autant d'échecs. « Monsieur, lui demanda Saint Jean-Marie Vianney, avez-vous fait pénitence? Avez-vous jeûné? Vous êtes-vous flagellé? » Il parlait d'expérience, lui qui fut peut-être le plus grand convertisseur du XIX^e siècle.

L'efficacité de la souffrance, Jésus nous l'a apprise au Calvaire. Les saints, par leur vie nous rappellent cette leçon, que nous oublions vite, tant la nature y répugne. C'est une caractéristique du Père de Montfort qui a aimé « faire des sacrifices » très durs, très nombreux, pour sauver les âmes... Et ce fut aussi un de ses grands secrets de convertisseur.

Son corps il le prive de sommeil. Couché vers onze heures ou minuit, il abandonne dès quatre heures du matin la paille ou la planche où il n'a pu reposer ses membres las. Son corps, il le prive de nourriture. Trois fois la semaine, mercredi, vendredi et samedi, il jeûne. Quand il mange, il se contente d'un seul plat, le moins appétissant, et il l'assaisonne de vinaigre ou d'absinthe. S'il boit du vin, c'est très peu et jamais pur. Une fois, par distraction, il avale une tasse de vinaigre et n'y trouve pas de saveur spéciale.

Son corps, il le torture. Cinq fois le jour, il se donne la discipline, c'est-à-dire qu'il fustige vigoureusement son torse nu avec une lanière de cuir armée de pointes de fer. Les nuits

d'hiver, il se lève et s'isole au jardin pour s'administrer cette sanglante flagellation. Et pendant qu'il la subit, sa prière monte vers le ciel qui en précise l'intention : « Seigneur pardonnez s'il vous plaît, à mes ennemis. Seigneur, convertissez tous les pécheurs de cette paroisse, faites-leur miséricorde. Punissez-moi, châtiez-moi tant qu'il vous plaira, je le mérite; mais de grâce, épargnez-les ». Pour que sa gêne douloureuse soit continuelle il porte sur sa poitrine un cœur de métal en forme de râpe très piquante, il enroule autour de ses reins et de ses poignets une ceinture et des bracelets à pointes aiguës qui le font souffrir à chaque mouvement.



Docile aux conseils du Père,
Marie-Louise venait chaque jour à l'hôpital
y soigner les malades...

A lire les détails de cette austérité qui effraieraient plus d'un trappiste, on ressent une vive stupeur. Faut-il donc tant de souffrances pour atteindre à la sainteté? Non, Dieu mesure ses exigences à nos forces. Tant mieux si notre amour plus ardent nous permet de nous conformer plus exactement au parfait modèle qui est Jésus. Mais alors ce Christ, jamais second dans cette course de la générosité, partage avec nous sa puissance et le Saint sème à profusion les miracles.

UNE GLANE DE MIRACLES.

Le saint se voit arrêté, un matin, dans une rue de Paris, par un groupe bien touchant : une pauvre et chétive ouvrière et

son jeune fils dont le petit visage essaie un triste sourire sous un casque de bandages.

— Bon Père, qu'on dit si puissant sur le cœur de Dieu, guérissez mon enfant. Je l'ai présenté à beaucoup de médecins, aucun n'a pu le soulager.

— Croyez-vous, demande le Père de Montfort, que les prêtres de Jésus aient le pouvoir de guérir au nom de leur Maître?

— Oui, je le crois.

Alors le missionnaire de dire en posant la main sur la tête de l'enfant : « Que le Seigneur vous guérisse, mon fils, et récompense en vous la foi de votre mère ». A l'instant même les plaies sèchent et l'enfant est guéri.

La mission de Vertou bat son plein, quand le frère Pierre tombe malade et réclame une exemption de service. Douze jours s'écoulent; le mal s'aggrave, donne à craindre une mort imminente, si bien qu'on presse Montfort de donner l'Extrême-Onction à son collaborateur. Il se rend à son chevet : « Frère Pierre, où est votre mal? »

— Par tout le corps!

— Donnez-moi votre main.

— Je ne puis!

— Tournez-vous de mon côté!

— Cela m'est impossible!

— Avez-vous la foi?

— Hélas! mon cher Père, je voudrais bien en avoir plus que je n'en ai.

— Voulez-vous m'obéir.

— De tout mon cœur!

— Eh bien! fait Montfort en posant la main sur le front du mourant, je vous commande de vous lever dans une heure d'ici.

Une heure après, frère Pierre est sur pied, tout gaillard et sert à table les missionnaires.

Un soir d'hiver, le Père Montfort arriva à Vouvant, petite commune des environs de Fontenay-le-Comte, en Vendée. Ne sachant où prendre son repas, il frappa à la porte d'une vieille bonne femme, connue dans le pays sous le nom de mère Imbert.

— Bonne vieille, dit-il, pour l'amour de Dieu, ne pourriez-vous me donner quelque chose à manger?

— J'ai bien du regret, mon Père, je n'ai rien du tout ce soir, je suis très pauvre, et à mon âge on n'a pas besoin de faire de grosses provisions.

— S'il en est ainsi, dit le visiteur, allez dans votre jardin, vous trouverez des cerises et vous m'en apporterez.

La bonne vieille, qui avait encore parfaitement ses idées, crut que le pauvre prêtre se moquait d'elle.

— Vous voulez rire, mon bon Père, des cerises, au mois de janvier!

Mais, comme il insistait, elle trotтина jusqu'à son jardin. Elle revint aussitôt toute joyeuse :

— C'est curieux, s'écrie-t-elle, mon plus beau cerisier est en fleurs!

— Retournez encore, dit le saint homme, et vous verrez des cerises.

De plus en plus confiante, la mère Imbert y retourna et vit en effet des cerises charnues et vermeilles, et bien tentantes assurément.

Elle en cueillit plein son tablier et en goûta probablement en bonne fille d'Eve. Ayant voulu en cueillir d'autres après le départ de l'étonnant missionnaire, la bonne femme revint au cerisier; mais hélas! tout avait disparu : plus de fleurs, plus de fruits! Rien qu'un bouquet de branches noires qui gémissaient sous les giffles du vent et, là-haut, la lune qui souriait, ironique...

CHAPITRE VII

Le Semeur d'Œuvres

Le paysan qui, par son effort tenace, a créé une florissante exploitation; l'industriel qui a bâti et lancé de prospères usines aspirent, quand sonne la mort, à voir leur œuvre se perpétuer et s'étendre. Ainsi Montfort qui a mis tant d'œuvres sur pied dans tous les pays qu'il a traversés Il désirait vivement des continuateurs dans l'œuvre des missions et, pour en garder le fruit il rêva de religieuses garde-malades dans les hôpitaux, d'associations de vierges et de pénitents, de frères et de sœurs occupés à faire l'école charitable aux enfants. De ses rêves devaient naître les grandes communautés répandues dans le monde entier et dont les maisons-mères sont groupées autour de son tombeau.

ENVOYEE PAR LA SAINTE-VIERGE.

Certains soir de l'année 1705, une jeune fille de Poitiers entre chez elle, enthousiaste du prédicateur qu'elle vient d'écouter. « Si vous saviez, dit-elle à sa sœur, quel beau sermon j'ai en-

tendu ce soir ! Comme c'était simple et touchant ! Un vrai Saint ! »

— Qui est-ce donc ? demanda l'autre intriguée.

— Un jeune prêtre, qu'on appelle M. de Montfort et qui est depuis peu aumônier de l'hôpital.

Dès le lendemain, la jeune fille qui avait reçu cette confiance s'agenouille au confessionnal du renommé prédicateur. Elle n'a pas ouvert la bouche que celui-ci l'interroge : « Quelle est la personne qui vous a adressée à moi ? »

— Mon Père, c'est ma sœur !

— Non, ce n'est pas votre sœur qui vous envoie, c'est la Sainte Vierge.

Cette pénitente s'appelait Marie-Louise Trichet et c'était la fille d'un procureur au tribunal de Poitiers. Durant quelques mois elle avait essayé de la vie contemplative dans un couvent des Filles de Notre-Dame, à Châtellerault. Pour cause de maladie elle avait abandonné ; et elle menait, dans sa famille, une existence pieuse et discrète quand elle fit la connaissance de M. de Montfort. Avec joie, elle l'élut pour son directeur de conscience, peu encouragée par sa mère qui lui prédisait : « Tu deviendras folle comme lui ! »

Docile cependant aux conseils du Père, elle venait chaque jour à l'hôpital y soigner les malades, mais elle gardait au cœur la nostalgie de sa vie religieuse interrompue. « Mon Père, répétait-elle souvent, vous qui avez ouvert la porte du cloître à tant de jeunes demoiselles, ne m'y ferez-vous pas entrer ? » Montfort souriait, gardant ses lèvres closes sur le grand secret qu'il méditait. Une fois, toujours dans un sourire, il répondit : « Allez demeurer à l'hôpital. » La jeune fille regarda cette parole comme un ordre de la Sainte Vierge, si bien que, peu de jours après, elle déclarait à son Père spirituel : « J'ai réfléchi sur ce que vous m'avez dit, au sujet de l'hôpital et je veux y demeurer ».

Bien qu'intérieurement ravi, Montfort voulut éprouver cette vocation : « Je crains fort les suites d'une pareille démarche. Jamais les directeurs de cette maison ne voudront vous accepter, vous, la fille d'un magistrat ».

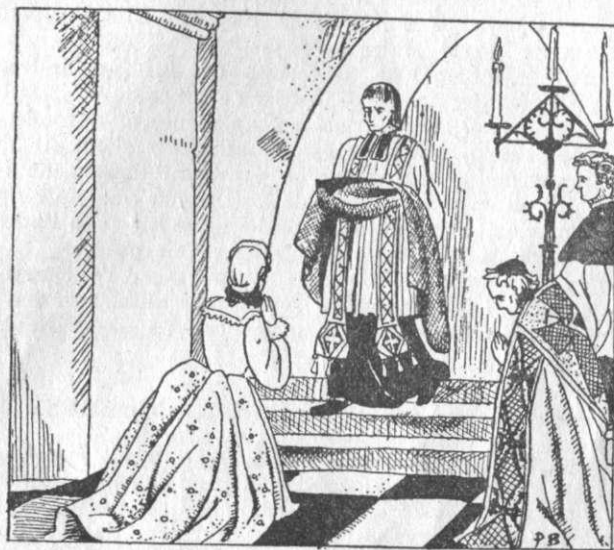
— Eh bien ! j'irai trouver Monseigneur qui appuiera ma demande !

Elle y alla, en effet, et força la décision épiscopale. Marie-Louise Trichet fut donc admise, en qualité d'auxiliaire de la gouvernante.

PREMIERES SŒURS DE LA SAGESSE.

Dans la pensée de M. de Montfort, Marie-Louise Trichet serait la première sœur de sa Congrégation hospitalière. Il fallait peu à peu former cette âme aux vertus religieuses, lui faire chérir et pratiquer l'obéissance, la mortification, l'amour de la Croix. Education où excellait le Saint.

Il l'admit dans la pieuse Confrérie qui groupait quelques infirmes de l'hôpital pour en être, non la Supérieure, mais l'humble associée. Un jour qu'elle s'offre pour faire la lecture publique, Montfort la renvoie d'un ton sévère : « Il n'est pas bien de vous mettre en avant. Laissez cette place à de plus âgées ». Un matin, elle arrive en retard à la prière : « Ma fille, vous n'entrerez pas. Pour punir cette faute vous resterez à la porte ». Sans murmure, la fille du procureur accepte ces humiliations comprenant les surnaturelles raisons des duretés de son directeur.



A la purification de 1703, Marie-Louise recevait de Montfort cet habit d'étoffe grise que les sœurs de la Sagesse ont rendu si populaire...

Fervente de l'obéissance, elle l'est aussi de la mortification, trouvant exquis le dur pain noir que vont mendier les pauvres. Songe-t-elle alors aux plats soignés de la table familiale ? Peut-être, non pour les regretter, mais pour en faire généreusement le sacrifice.

Cela est déjà splendide. Montfort exige davantage. Certain jour, deux pauvres apportent le produit de leur quête : une soupe aigrie où surnagent des morceaux de viande qui sont la proie des vers. Marie-Louise ne peut retenir un sursaut de dégoût. « J'espère bien, ma fille, lui dit le Saint, qui a surpris le geste, que vous en mangerez une pleine assiette à votre dîner ». Et pour l'encourager, il lui raconte comment il a, lui, avalé le pus infect recueilli des ulcères d'un pestiféré.

La postulante pratiquait la vertu avec assez de perfection pour mériter de recevoir l'habit religieux. Montfort y songea : « Ma fille, il m'est venu à la pensée de vous faire changer de costume. J'ai reçu dix écus d'aumône et je veux les employer à cet usage ». Pour dix écus, on ne pouvait acheter qu'un habillement bien modeste. Le projet dut bien froisser, chez la demoiselle de bonne maison, les derniers instincts d'élégance. Mais elle acquiesça d'une voix soumise : « Je le veux bien, pourvu que ma mère y consente ».

Le 2 février 1703, en la fête de la Purification, Marie-Louise Trichet recevait, des mains de Montfort, cet habit d'étoffe grise que portent encore les Filles de la Sagesse. Elle s'appellerait désormais sœur Marie-Louise de Jésus.

Sans tarder Montfort se préoccupa de lui adjoindre une compagne en la personne de Catherine Brunet. C'était aussi une jeune fille de Poitiers, sincèrement pieuse et dévouée, d'un naturel expansif qui avait toujours aux lèvres un air de romance. Comme le missionnaire l'en reprenait doucement : « Je ne fais point attention aux paroles : il n'y a que l'air qui me plaît. Composez-moi un cantique sur le même air et je l'adopte ». Le poète relevait le défi et la chanteuse tenait parole.

Catherine Brunet accepte bientôt de partager l'existence charitable de sœur Marie-Louise de Jésus. Elle aussi revêtira l'ample robe grise et coiffa la blanche cornette des Filles de la Sagesse.

SEIGNEUR, DONNEZ-MOI DES MISSIONNAIRES.

Depuis le jour lointain où le jeune prêtre avait senti poindre en son âme le tourment des missions, une évidence s'imposait à lui : « Pour évangéliser les peuples, il fallait des équipes spécialisées de missionnaires qui le remplaceraient dans l'apostolat des campagnes et l'étendraient à toute la France ».

Des prêtres diocésains, comme ceux dont il requérait l'aide temporaire ? Non, ceux-là seraient vicaires ou curés avec la charge d'une paroisse ou quelque autre fonction dans le diocèse. Mais s'il pouvait réunir une petite compagnie de prêtres zélés, vrais serviteurs de Marie, enfants confiants de la Providence, dont l'unique souci serait de consacrer leurs forces à d'incessantes missions !

Ce rêve longuement caressé, il en demandait chaque jour à Dieu la réalisation, essayant d'entraîner la volonté divine par des prières, des pénitences et des sacrifices multipliés. Sa vie trop courte ne lui permit pas de voir ici-bas sa prière exaucée.

Un de ses camarades du collège de Rennes, fondateur à Paris d'un séminaire, le Saint-Esprit, avait autrefois promis au missionnaire de lui envoyer des recrues. En août 1713, Montfort arrivait dans la capitale pour lui rappeler les anciens engagements.

Il ne revit pas son ami, l'abbé Poullart des Places, mort de-

puis cinq ans. Le nouveau Supérieur lui témoigna une vive sympathie et lui permit d'adresser à ses jeunes gens plusieurs exhortations. L'apôtre en fut enchanté et sa parole enflammée dépeignit en termes vifs l'abandon religieux des campagnards, la nécessité et la consolation de l'apostolat missionnaire. Jusqu'à l'heure de la récréation où il devenait le centre d'un petit groupe captivé par ses propos, il continuait à exhaler sa plainte. Un jour, il pose à ses auditeurs enthousiastes la question précise et directe : « Qui d'entre vous consent à m'accompagner ? Et son regard parcourt les physionomies, comme pour essayer de surprendre le secret de chaque destinée. Soudain il coiffe de son propre chapeau la tête de l'un d'entre eux. « C'est celui-ci ! Il



Montfort qui a bâti et organisé les écoles de La Rochelle visite et exhorte les enfants enseignés par ses Frères...

est bon, il m'appartient, je l'aurai ». Simple jeu ? Non pas. L'œil du Saint prend parfois, nous le savons, l'acuité de Celui qui voit tout. Et ce jeune homme, au même instant, éprouve le désir impérieux d'acquiescer par un « Oui » décisif. Ses lèvres ne le prononcent pas pourtant, car ses études ne sont pas achevées encore ; mais son cœur gardera intact et délicieux le souvenir de cette minute. Plus tard il s'en viendra rejoindre les continuateurs du missionnaire pour marcher sur ses traces.

Après deux mois de séjour, Montfort quitta la capitale, heureux des adhésions promises : la relève se préparait...

Deux ans d'attente s'écoulèrent avant la rencontre qui devait lui donner, deux ans après sa mort, son premier disciple missionnaire. Caprice du hasard dira-t-on, mais celui-ci n'est-il pas l'incognito de la Providence ?

Montfort prêchait dans une église de La Rochelle quand il glissa dans son sermon cette flèche inspirée : « Il y a ici quelqu'un qui me résiste ; je sens que la parole de Dieu me revient ; néanmoins cette âme ne m'échappera pas ». Descendu de chaire, il est suivi à la sacristie par un jeune prêtre qui lui déclare : « C'est moi sans doute que visait votre apostrophe ? En vous entendant, je faisais, je vous l'avoue, quelques réserves sur certains détails de votre sermon. Puis-je connaître le sens de votre allusion ? »

Le Saint ne semblait pas l'écouter, absorbé par la lecture d'une lettre. L'ayant finie, il la jette et fixa son visiteur : « Un prêtre m'a manqué de parole, en voici un autre que le bon Dieu m'envoie. Il faut que vous veniez avec moi : nous travaillerons ensemble... Il me semble vous reconnaître. »

— En effet, mon Père, vous m'avez vu à Paris, au séminaire du Saint-Esprit.

— Et vous aviez promis de me rejoindre, la prêtrise reçue. Cela tombe à merveille !

— Tout à fait impossible ! Les missions lointaines m'attirent désormais. Je suis d'ailleurs en route pour les Indes et si je n'avais dû faire escale en ce port, jamais nous ne nous serions revus. Autre impossibilité : le capitaine compte sur moi pour être son aumônier et m'a déjà avancé cent écus. L'honneur exige que je reste fidèle à mon engagement ».

On discuta et M. Vatel — ainsi s'appelait l'ancien séminariste du Saint-Esprit — accepta d'être l'auxiliaire de l'homme de Dieu. Quelqu'un de mécontent dans cette affaire, ce fut le capitaine du vaisseau. On lui prenait son aumônier !... Il fut secoué par une de ces colères de marin qui empruntent aux tempêtes quelque chose de leur fureur et Montfort évita de peu de sentir son épée lui traverser le corps. De bonnes paroles, et surtout la promesse d'un remplaçant finirent par calmer son courroux. Quant aux cent écus, l'évêque de La Rochelle les lui remboursa.

Il y avait au diocèse de Luçon, un jeune vicaire, René Mulot, de santé fragile et qui se reposait chez son frère, le curé de Saint-Pompain. Celui-ci songeait à réveiller la piété de ses fidèles par les exercices de la mission. Quel prédicateur inviter ? Son frère proposa M. de Montfort qu'auréolait un extraordinaire renom de sainteté et de succès « Oui, acquiesça le curé, allez donc le prier de venir ».

Montfort missionnait dans le voisinage, à Fontenay. Sa première réaction fut de repousser une telle requête, faute de temps pour y satisfaire. Comme le messenger insistait, il changea d'avis et le fixant de son regard : « Promettez-vous de travailler avec moi le reste de vos jours, et de venir faire votre coup d'essai à la mission que je vais donner à Vouvan ? Si vous consentez, je consens moi-même à aller à Saint-Pompain, sinon, non ».

— Le vaillant missionnaire que vous auriez là ! Je suis pa-

ralysé d'un côté, j'ai la poitrine comme serrée dans un corset, et j'endure des maux de tête qui jour et nuit écartent le sommeil. Convenez que je vous serai plus une charge qu'une aide ».

— N'importe, Monsieur, vos infirmités ne m'empêchent point de vous dire, comme Notre-Seigneur à saint Mathieu « Suivez-moi ». D'ailleurs tous vos maux s'évanouiront dès que vous commencerez à travailler au salut des âmes ». A cet appel, lancé au nom du Maître, René Mulot ne put rien objecter : il promit son concours. Toute sa vie se trouva ainsi engagée. Il accompagnera Montfort dans ses ultimes missions, recueillera de ses lèvres mourantes la confiance de ses espoirs, et sera le second fondateur de la Compagnie de Marie.

MONTFORT APOTRE DE L'ENFANCE.

Le missionnaire de génie qu'est Montfort n'a jamais sous-estimé l'importance de l'école chrétienne, « pépinière de l'Eglise », sauvegarde de la foi et de la morale catholique. C'est là un fruit de sa formation sulpicienne, très tôt mûri par son expérience personnelle.

Jeune séminariste, il excelle dans l'enseignement du catéchisme aux enfants et aux laquais du quartier. Il parle même devant un auditoire très particulier : les ramoneurs, « petits êtres couleur de ténèbres, qui, grâce à lui, voyaient, au bout de leurs cheminées, un ciel d'où leur souriait l'ami divin des enfants ».

Aumônier à l'hôpital de Poitiers, il assume la charge de maître d'école envers les deux cents gamins et gamines qui y sont hébergés. Ceux-ci sont des enfants de six à treize ans, abandonnés et trouvés, qui travaillent dans les manufactures de l'hospice où ils apprennent un métier et pour eux les règlements prescrivent une heure de classe chaque jour.

Le souci de l'enfance tourmente le missionnaire. Dans les paroisses trop souvent paganisées, où bataille son zèle, il envisage d'établir des écoles, pour perpétuer les fruits de la mission. Et comme celles-ci doivent être gratuites, ouvertes aux enfants pauvres, il importe que les maîtres soient des hommes dévoués qui n'exigeront aucune rétribution. Ces hommes-là, Montfort les découvre parfois sur place. Mais ce ne peut être qu'un expédient. L'éducation vaut ce que vaut le maître qui la dispense. Comment, durant les courtes semaines des exercices, par ailleurs si surchargées de besogne, découvrir et former le pieux chrétien, volontaire pour cet office ? Une seule solution semble convenir : recruter des frères.

Compagnons de route du voyageur, ses auxiliaires dans les menues tâches de la mission, les Frères ne font que traverser l'histoire de Montfort en de trop fugitives apparitions. Le premier en date c'est le frère Mathurin. Celui-là, le Saint l'a engagé d'une manière qui est bien sienne et tout évangélique.

Il confessait dans une église de Poitiers, quand il voit entrer

une jeune homme, dont la piété à dire le chapelet le séduisit aussitôt. S'approchant de lui, il l'interroge : « Qui êtes-vous ? »

— Je m'appelle Mathurin Rangeard et suis originaire de Bouillé-Loretz, (une paroisse de l'Anjou). Je viens à Poitiers pour entrer dans les Capucins.

— « Mon fils, Dieu ne vous veut pas chez les Capucins, il veut que vous veniez avec moi. » Et voilà l'engagement conclu.

Les autres viendront plus tard : frère Nicolas, frère Pierre, frère Jean, frère Louis, frère Philippe, frère Jacques, d'autres encore très probablement, dont le nom ne nous est pas resté.

Quelles fonctions assument-ils auprès de l'apôtre ? Ils sont d'abord des aides au cours de la mission. La partie matérielle, c'est surtout leur travail. Ils assurent la cuisine, (tâche aisée quand le convive est un saint), confectionnent bannières et chapelets, chantent des cantiques, encadrent les processions. Aux enfants, ils expliquent le catéchisme, et là, frère Mathurin se révélera un spécialiste de première valeur, capable d'y intéresser jusqu'aux parents. Et ce n'est pas un mince mérite, car Montfort disait lui-même : « Il est plus difficile d'être un bon catéchiste, que d'être un bon prédicateur ! »

Deux frères suffisent pour seconder Montfort dans ses missions. Que font les autres ? Les autres, ils sont maîtres d'école ! Nul besoin d'une science très poussée : le maître enseigne la lecture, l'écriture, les éléments de calcul et surtout vise à préparer dans ses élèves des chrétiens convaincus et fidèles.

AUX ECOLES CHARITABLES DE LA ROCHELLE.

Parce que, à La Rochelle, le missionnaire possédait en l'évêque un protecteur déclaré, il put y déployer à l'aise son ardeur de conquérant.

La ville restait encore en majorité protestante. Il apparut à Montfort que le meilleur moyen pour en extirper l'hérésie serait d'y établir des écoles charitables. Les enfants ne manquaient pas, que leur pauvreté empêchait de fréquenter les écoles payantes. Restait le problème des maîtres et des maîtresses.

Montfort fit appel à ses deux Filles de la Sagesse, qui prodiguaient toujours leurs soins aux allongés et aux indigents de l'hôpital poitevin, et leur confia la charge d'instruire les petites filles. Il désigna quatre de ses Frères pour s'occuper des garçons.

Des locaux furent loués, aménagés. En janvier 1715, l'école était ouverte aux enfants qui s'y pressèrent nombreux.

Le missionnaire pourvut lui-même à tous les détails de l'organisation avec la compétence d'un professionnel. Un horaire fut établi, punitions comme récompenses furent prévues avec précision. Face au bureau du maître, se tenait le banc des Séraphins où prenaient place les élèves les plus avancés et ceux qui avaient fait leur première communion. De chaque côté,

quatre bancs s'échelonnaient en gradins, portant les noms des chœurs angéliques. Tous les élèves du même banc avaient le même livre et apprenaient la même leçon, le premier reprenant le second quand il ne savait pas, le second aidant le troisième et ainsi de suite. Le maître les menait en classe, chantant des cantiques. Tous ensemble disaient le chapelet quotidien, après la classe.

Aux écoles de filles s'appliquait le même règlement.

Un détail que Montfort eut à cœur, ce fut l'absolue gratuité de l'enseignement. Sœur Marie-Louise de Jésus accueillit certain matin une nouvelle élève qui tenait absolument à payer.



En présence de Monseigneur de Champflour, Montfort prêche une dernière fois sur la Douceur de Jésus...

- L'école est gratuite observa la Supérieure.
 - Peu importe ; j'aimerais mieux rester ignorante toute ma vie que d'être élevée par charité.
 - Comme il vous plaira. Cherchez une autre école !
- La jeune fille à peine éloignée, le bon Père se présenta, un malin sourire aux lèvres. « Mes chères filles, Dieu soit béni de votre fidélité ! C'est moi qui vous ai envoyé cette écolière. Elle a fort bien rempli sa mission ».
- Moulés par une telle formation, les enfants de la Rochelle furent vite méconnaissables.

Ces gosses de rue, mal appris, toujours en veine de farces, causèrent à leurs anciennes victimes une belle surprise. « Hein ! depuis qu'ils fréquentent l'école des frères, quel changement ! »

Montfort n'a pu de son vivant, donner à l'œuvre des écoles tous les développements que son zèle avait rêvés. Il ne lui en

réserveait pas moins une place de premier plan dans ses vues d'apostolat comme en témoigne explicitement son testament. Et la Providence divine fécondant la petite graine de sénévé jetée en terre, en a fait sortir de grands Instituts enseignants qui couvrent maintenant le monde entier de leurs ramures.

C'est pourquoi l'Eglise qui a salué dans Montfort un grand Missionnaire l'invoque aussi comme « Instituteur de l'Enfance » et apôtre des jeunes.

Ainsi, Montfort, dans cette course apostolique hâtive et sans cesse bousculée qu'a été sa vie, n'a pas eu le temps de faire des fondations bien étudiées et complètement organisées, mais il a été un semeur magnifique dans le champ du Père. Et au grain qu'il a semé, s'applique à la lettre la règle de l'Evangile : « Si le bon grain jeté en terre ne périclit pas et ne vit pas caché un moment, il ne germe pas et ne produit pas de fruit. »

CHAPITRE VIII

" Allons en Paradis "

Il est des bourgs juchés sur la croupe de quelque colline vaniteux d'être aperçus de loin et qui font d'incessants appels par les blanches ailes de leurs moulins. Il en est d'autres dissimulés, craintifs, au creux d'un val, heureux d'être laissés à leur calme et à leurs souvenirs. Saint-Laurent-sur-Sèvre appartient à la famille de ces modestes, j'allais dire à l'ordre de ces cloîtrés. De quoi pourrait-il tirer gloire ? Il tasse deux ou trois centaines de maisons basses et disparates à l'entour d'une église sans style et sans parure. Ses habitants cultivent leurs jardins et leurs champs, où parfois affleure une veine de granit. Sans sa fantaisiste rivière il serait bien banal, mais la Sèvre par ses chutes et ses méandres vient ourler le tableau d'un feston de travail et de poésie.

Saint-Laurent-sur-Sèvre, perdu sur les marches du diocèse de La Rochelle, va naître à la notoriété des grands pèlerinages parce qu'un Saint est venu y mourir. Sa tombe groupera sa postérité spirituelle en d'immenses couvents et attirera de plus en plus les foules par son rayonnement surnaturel.

LA DERNIERE MISSION DU PERE DE MONTFORT.

Au cours de la Semaine Sainte de 1716, le Père de Montfort descend vers Saint-Laurent-sur-Sèvre, accompagné de M. Mulo

et du frère Gabriel. Il vient y prêcher la mission, sa dernière. Le sait-il ? On le dirait, tant son énergie est grande qui entraîne son corps titubant, ainsi qu'un cavalier sa monture épuisée. Les lieux parcourus, les veilles, les disciplines, les jeûnes ont ruiné cette santé de métal. Il faut y ajouter, depuis le séjour de La Rochelle, les suites laissées dans son organisme par le poison des Calvinistes.

Trois jours séparent encore le missionnaire de l'ouverture des exercices. Court loisir une fois de plus volé au repos. Comme il a découvert aux alentours du village une manière de grotte,



Allons, mes chers amis ! Allons en Paradis !

il vient lui demander la solitude qui favorise la méditation et le secret qui cache de sanglantes flagellations. Ainsi s'unit-il aux douleurs de la Passion que rappelle la Semaine Sainte, ainsi appelle-t-il les bénédictions divines sur le sillon qu'il va ouvrir.

Dieu comble son attente : le peuple accouru des paroisses voisines assiste en foule aux instructions et témoigne d'une ferveur admirable. Très vite, Montfort établit ses confréries, celle de la Sainte Vierge et celle des Pénitents. Et dans les groupes qui, le soir quittent l'église pour rejoindre leurs hameaux, on se raconte que le missionnaire reçoit à la sacristie la visite de Notre-Dame. Pour expliquer un retard, n'a-t-il pas confié qu'il était en conversation avec sa « Bonne Mère ».

Tout à coup une nouvelle éclate : l'évêque de La Rochelle, en tournée dans la région, annonce sa visite imminente. Rien de prêt pour une solennelle réception. « Que faire ? » se désole le Doyen.

— « Je m'en charge, assure le missionnaire. » Et le voilà qui sort de ses réserves tout son attirail de bannières, décore l'église, fait pavoiser le bourg, exerce des cantiques de circonstance. Efforts qui reçoivent leur récompense, — Monseigneur se déclare enchanté, prodigue bénédictions et louanges, — mais qui ont épuisé le pauvre Père déjà surmené. La messe pontificale à peine terminée, la fièvre le ronge et il se sent contraint d'aller s'étendre sur la paille de son grabat. Une douloureuse oppression torture sa poitrine. Va-t-il se résigner à jouer au malade ? Pas encore. Il a promis un sermon pour l'après-midi, il doit tenir parole. Sans écouter les prières de ses amis, il remonte en chaire. Qu'il est pâle et que faible est sa voix ! L'auditoire retient son souffle, avale son émotion pour recueillir ces mots d'amour et de miséricorde qui seront les derniers d'une ardeur qui s'éteint.

Le prédicateur se traîne jusqu'à son logement de misère, deux petites pièces minuscules et sombres. Il se couche délirant de fièvre : une pleurésie brûle sa poitrine et, en cinq jours, usera son organisme à bout de résistance.

SES DERNIERES VOLONTES.

Le 27 avril, Montfort qui devine son départ proche, déclare à M. Mulot qu'il va dicter son testament. Celui-ci, dans un opuscule de mission que l'on distribuait pour « préparer à bien mourir » se dispose à écrire, là, sur les dernières pages blanches destinées à recevoir les dernières volontés.

« Je, soussigné, le plus grand des pécheurs, je veux que mon corps soit mis dans le cimetière et mon cœur sous le marchepied de l'autel de la Sainte Vierge ». Puis il règle la distribution de son modeste héritage, de ses livres, de ses étendards et des quelques écus que renferme la boutique. D'une plume hésitante il griffonne sa signature, puis retombe sur sa couche.

Appréciant l'immense perte que vont subir les missions, M. Mulot ne peut s'empêcher de murmurer : « Hélas ! mon cher Père, qui vous remplacera ? »

— Vous, mon fils, c'est vous qui continuerez mon œuvre.

— Oubliez-vous que je ne le puis. Je n'ai ni le talent, ni la santé requise.

— Ayez confiance, je prierai pour vous.

Et la pensée du mourant se porte vers les pieuses filles qui, à La Rochelle, sous le costume qu'il leur a donné, se dépensent à l'instruction des petites filles, vers ses quelques frères, dispersés ici et là, qui continuent les écoles charitables et à qui il lègue tout son bien puisqu'ils ont tout quitté pour faire à Dieu entre ses mains vœu d'obéissance et de pauvreté. Elle

s'arrête sur le prêtre timide qui pleure à son chevet et qui deviendra un missionnaire de valeur.

Si Dieu le permettait, s'il ajoutait quelques années à sa courte existence, il pourrait organiser cette compagnie de missionnaires et réaliser son rêve le plus tenace, il donnerait une assiette plus stable à cette communauté du Saint-Esprit pour faire les écoles charitables. Mais Dieu en a décidé autrement. Que la Providence achève ce que son indignité de pécheur aurait pu gâter !

C'est toute sa vie maintenant qui reflue dans sa mémoire surexcitée : les années d'enfance, la pénible vie d'étudiant, les courses, les missions, les interdits... Au rappel de toutes ces grâces, son âme tressaille d'une humble et puissante joie ; il s'épanche par un Magnificat ému. Oh ! que Jésus et Marie sont bons de lui avoir accordé tant de croix !

LA PRECIEUSE MORT DES SAINTS.

Comment décrire la douleur des paroissiens, quand il surent que la maladie du missionnaire était de celles qui conduisaient à la mort ? Ils encombrèrent l'étroite rue de sa demeure, impatients de nouvelles, désireux de le contempler une dernière fois. Cette affluence allait fatiguer le mourant : « N'importe, faites entrer » supplie-t-il. Ils entrent, s'agenouillent comme à l'église et disent à leur Père qu'il ne peut les quitter ainsi, sans les bénir. Montfort hésite, inquiet dans son humilité : « Prenez votre crucifix » suggère M. Mulot, et que Jésus les bénisse par votre main ». Montfort acquiesce, et pendant que son crucifix s'élève au-dessus de ces fronts inclinés, frémissants d'émotion sa voix redit les paroles saintes.

Trois fois ce touchant adieu se renouvelle, car les premiers visiteurs doivent laisser à d'autres l'accès de l'exigu réduit. Puis il rentre en prière et attend la mort sans crainte.

Un Montfort craindre la mort ! Qu'est-ce donc que cette ravisseuse pouvait ôter à cet homme dont la vie fut un continuel acte de détachement ? Tant de fois il avait veillé les défunts dans le calme des nuits propice à la méditation, tant de fois il avait dans ses sermons de mission simulé le mourant pour enseigner aux peuples à bien mourir, qu'elle avait, pour lui, dépouillé son mystère de crainte et d'effroi. Il se dresse, crucifix en main, cantique aux lèvres : l'infatigable routier semble prendre le départ pour une dernière étape, la plus courte, et qui s'achèvera par le plus splendide des accueils dans la maison du Père.

« Allons mes chers amis !

Allons en paradis !

Quoi qu'on gagne en ces lieux,

Le paradis vaut mieux. »

L'agonisant retombe et râle doucement.

Peu à peu la nuit cerne le lit : elle est entrée à pas de loup,

et avec elle, tapie dans son obscurité, l'ennemi, Satan. Cette âme, oh ! avec quelle rage horrible il y planterait ses griffes ! Sa dernière chance à lui, sa suprême tentation, c'est le découragement, l'« à quoi bon » désabusé qui n'étreint que du vide. Le moribond fait face de toute sa foi. « C'est en vain que tu m'attaques ; je suis entre Jésus et Marie. J'ai atteint le terme de ma carrière, je ne pécherai plus ». Dernière lutte, dernière victoire.

L'ombre est maintenant toute peuplée d'invisibles présences. Il n'y a plus de nuit, mais une clarté qu'il reconnaît pour l'avoir entrevue souvent. Montfort sourit à sa bonne Mère du ciel qui l'invite, à Jésus, aux Saints, aux anges. Il est des leurs, son ciel commence...

Il quitte cette vallée de larmes le 28 avril 1716, après y avoir vécu 43 ans et trois mois.

LA GLOIRE DU CIEL.

En moins de rien, la nouvelle de cette mort alerta la contrée. Accourus de presque tous les villages où le souvenir du missionnaire avait persisté, des milliers de gens défilèrent devant le corps de l'apôtre. Tous le proclamèrent Saint ; on lui faisait toucher chapeteaux et médailles, on cherchait à ravir quelques reliques : mèches de cheveux, lambeaux de soutane, à tel point qu'il fallut établir une garde pour le défendre contre cette piété indiscreète.

Après un service solennel, le corps fut enseveli dans l'église même de Saint-Laurent, devant l'autel de la Sainte Vierge.

Cet humble, qui avait fui les louanges, fut loué d'une voix unanime. Enfin justice lui était rendue. Et des oraisons funèbres exaltèrent « le très digne prêtre missionnaire qui avait donné des exemples admirables de pénitence, d'oraison, de zèle et de charité ».

Les pèlerinages commencés au lendemain de sa mort ne cessèrent plus. De l'Aunis, du Poitou, de la Bretagne, de la Normandie on venait se recommander aux prières de l'Ami de Dieu, encouragé dans cette confiance par de nombreux miracles. Il manquait encore à cette dévotion, la consécration de l'Eglise. Celle-ci tarda plus de 150 ans : la Providence divine a ses desseins. Le 22 janvier 1888, l'Apôtre de la Croix et du Rosaire était proclamé Bienheureux, par Léon XIII. L'auréole du Saint vient de couronner son front, le 20 juillet 1947.

Comme Dieu, les Saints ne meurent pas. Du ciel, Grignion de Montfort continue sa mission par ses intercessions puissantes, par l'exemple de ses vertus, par ses écrits et par ses familles religieuses qui forment les magnifiques fleurons de sa couronne et continuent à transmettre aux malades, aux enfants, à toutes les âmes, son message d'amoureuse fidélité envers Jésus et sa Mère Immaculée.

— CHARMER POUR FORMER —

LES MEILLEURES COLLECTIONS POUR LA JEUNESSE

Des lectures saines, bienfaisantes
aussi irréprochables que passionnantes

Romans Missionnaires

Pour la Jeunesse

Mon Premier Roman

Les Belles Histoires

Pionniers de l'Empire

Fils et Filles de France

Tricolore

.. BEAUX VOLUMES ILLUSTRÉS ..
CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE

ÉDITIONS DU CLOCHER
TOULOUSE